BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

TOME CXVI – ANNÉE 1989

2e LIVRAISON

TARIFS

Cotisation (sans envoi du bulletin)	50 F
Couple : ajouter une cotisation	50 F
Droit de diplôme	40 F
Abonnement (facultatif) pour les membres titulaires	120 F
Abonnement pour les particuliers non membres	170 F
Abonnement pour les collectivités	170 F
Prix du bulletin au numéro	40 F

*
* *

Pour bénéficier de la gratuité (diplôme, cotisation, abonnement), les étudiants doivent fournir, chaque année, au trésorier, une demande. Ils joindront une photocopie de la carte d'étudiant (ou un certificat de scolarité) et préciseront qu'ils n'exercent aucune activité rémunérée.

Si leurs travaux (mémoires, thèses) concernent l'histoire et/ou l'archéologie du Périgord, la Soc. hist. et arch. du Périgord demande à en être informée et à en recevoir un résumé de quelques pages pour publication.

La Société Historique et Archéologique du Périgord est reconnue d'utilité publique. A ce titre elle est habilitée à recevoir dons et legs.

COMPTES RENDUS DES REUNIONS MENSUELLES

SEANCE DU MERCREDI 5 AVRIL 1989

Présidence d'honneur du doyen Lajugie.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité. Toutefois M. Bélingard fait remarquer que plusieurs personnes élues pour faire partie de notre compagnie n'ont pas donné suite au moment du paiement des droits d'entrée et de la cotisation.

Présents : 82 - Excusés : 3.

FELICITATIONS

M. Abel Coustillas, à l'occasion de son mariage.

NECROLOGIE

Mgr Robert Bézac, Mme Chartier, Mme Villepontoux.

ENTREE DE DOCUMENTS

- Mon village sous la Révolution, par Georges Ladévie, éditions Copédit Périgueux 1989 (don de l'auteur) ;
— Périgord Vert insolite, publication du syndicat du pays d'accueil du Périgord Vert, Périgueux 1989 (don de M. Cruège) ;
— Lalinde pendant la période révolutionnaire, réédition à l'identique par les éditions du Roc de Bourzac Bayac 1989 (don de l'éditeur).

REVUE DE PRESSE

- *Centre France* du 5 mars 1989 traite de la présence des bouddhistes en Périgord ;
- *Les feuillets Sem* n° 14 de mars 1989, poursuivent la publication de documents sur la personnalité et l'œuvre du caricaturiste périgourdin ;
— Dans *Lo Bornat* N° 1 de janvier, on peut noter une étude de Jacques Phelip sur les instruments de musique autrefois utilisés en Périgord, ainsi qu'une recher-

che de Jean Monestier sur les noms de lieux de la commune de Coux-et-Bigaroque.

- Dans *Le Journal de la Dordogne* du 31 mars 1989, Pierre Lannes présente les travaux qui viennent d'être réalisés sur la Vézère :

COMMUNICATIONS

Le président indique que le Conseil général de la Dordogne vient d'allouer une subvention d'un montant de 5.000 F pour l'édition de notre ouvrage sur la Révolution.

L'assemblée générale de la Société des études bloyennes est fixée au samedi 22 avril prochain, à la Sorbonne. La Fédération historique du Sud-Ouest tient son congrès annuel à Bordeaux, du 29 au 30 avril prochains ; ce congrès a pour thème la commémoration du bicentenaire de la Révolution.

Le secrétaire général signale la tenue prochaine de deux journées du livre périgourdin : l'une à Saint-Pierre-de-Chignac le 28 mai, l'autre le 15 août à Beaumont.

A Boulazac, se tient une exposition consacrée aux femmes pendant la Révolution en Périgord.

M. Berthier annonce la création d'une association consacrée à l'étude du père de Foucauld et à la sauvegarde de ses souvenirs.

Mme Bonnelle nous a fait savoir que, selon elle, il n'était pas possible que Sem fut à Toulouse en 1879, contrairement à ce qui a été mentionné dans notre bulletin. En effet Georges Goursat était encore interne à Sarlat à cette époque.

Mme Caillaud donne le résumé de l'étude qu'elle vient de réaliser sur « deux siècles de gendarmerie à Bergerac », où elle décrit les différents casernements des gendarmes dans cette ville et les principaux faits marquants. Cette intéressante étude sera soumise à la commission des publications.

M. Farthouat-Dufraisse annonce la création d'une association pour la sauvegarde de l'église Sainte-Radegonde de Fontroubade. Il rappelle succinctement l'histoire de cette petite église du Nontronnais et précise les travaux déjà réalisés pour la conservation de cet édifice très menacé. Les personnes intéressées peuvent prendre contact avec lui à l'adresse suivante : 5, rue Marcel-Reneau, 75017 Paris.

Mme Sadouillet-Perrin commente une biographie de Joseph Joubert écrite peu de temps après sa mort par son frère, Arnaud Joubert. Cet ouvrage est conservé à la Bibliothèque nationale et nous montre ce qu'étaient « les traits de caractère et de la vie » de Joseph Joubert.

Le Dr Delluc projette une série de diapositives sur la route romaine d'Agrippa, qui parcourt transversalement le Périgord. Il est encore possible de la suivre de Bergerac à Condat : tantôt simple chemin, tantôt route blanche, plus rarement goudronnée. Il a parcouru cette voie l'été dernier en compagnie de Mme Delluc et de M. Audrerie.

Il projette également quelques diapositives montrant les restes du château de Reilhac, à Saint-Félix-de-Reilhac. On peut voir les vestiges d'une tour, pourvue de meurtrières ; les pierres sont en partie posées en arêtes de poisson.

M. Bouchereau signale, de la part de M. Deladerrière, la découverte d'un vieux mortier en pierre à Lussac, commune de Saint-Cyprien. Cet objet de 14 cm de diamètre et profond de 20 cm est difficile à dater. Sur les côtés des figures, sans signification apparente, sont représentées.

M. Lacombe donne un exemple de copie en matière de faïencerie. Il a en effet trouvé une faïence réalisée à La Rochelle, mais le perroquet est cependant inversé.

Le Dr Delluc rappelle que le conseil d'administration a nommé le général Delabrousse-Mayoux, directeur adjoint du bulletin, Mme Miquel, chargée des relations médiatiques et M. Bitard, membre de la commission des publications.

ADMISSIONS

- M. Claude Sauret, rue Le Nôtre, 24120 Terrasson, présentée par Mme Chabannes et M. Chevalier.

— M. Raymond Lionnet, 64, cours Lemercier, 17100 Saintes, présenté par les Dr[s] Commo et Delluc.

- Mlle Marie-Laure Leygnac, 10, rue des Rochers, 94170 Le Perreux, présentée par MM. Audrerie et Bélingard.

- M. Bernard d'Echallens, 45, rue Limogeanne, 24000 Périgueux, présenté par M. et Mme Bélingard.

- Mme Bernadette Caillaud, 9, avenue Wilson, 24100 Bergerac, présentée par le Dr Delluc et M. Penaud.

- Mlle Françoise Brochard, 25, rue Professeur — Jean Faurel — 24160 Excideuil, présentée par MM. Michel et Lachaud.

- Mme Stéphanie Baunac, 14, rue Saint-Front, 24000 Périgueux, présentée par MM. Soubeyran et Michel.

— M. Jean-François Vignial, 27, boulevard de Vésone, 24000 Périgueux, présenté par MM. de Montaudry et Santenard.

- Mme Suzanne P. Smith, 200 South Anniston Avenue, Sylacanga, Alabama, 35150 (U.S.A.), présentée par MM. Mouillac et Bélingard.

Le président,
Dr Gilles Delluc.

Le secrétaire général,
Dominique Audrerie.

SEANCE DU MERCREDI 3 MAI 1989

Présidence du Dr Delluc, président.

Le compte-rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

Présents : 75 — Excusés : 5

FELICITATIONS

M. et Mme Louis Mouillac à l'occasion de la naissance de leur fille Aliénor.

ENTREE D'OUVRAGES

— Ile de France gothique (I), par M. Bideault et C. Lautier, éditions Picard, Paris, 1987.
— Ile de France gothique (II), par Jean Mesqui, éditions Picard, Paris, 1988.
— Le pont en France avant le temps des ingénieurs, par Jean Mesqui, éditions Picard, Paris, 1986.
— Comprendre la Révolution en Périgord, par André Roulland, éditions du Roc de Bourzac, Bayac, 1989 (don de l'éditeur).
— Autour de l'abbaye de Ligueux, par l'abbé Farnier, réédition à l'identique par les éditions du Roc de Bourzac, Bayac, 1989 (don de l'éditeur).
— Les silex du mésozoïque nord-aquitain, par M. et M.R. Séronie-Vivien, supplément au tome XV, 1987 du bulletin de la *Société linéenne de Bordeaux*, Bordeaux, 1988 (don de l'éditeur).
— Les Lauzes, informations et dessins d'Yvon Chapoulie, sl 1989 (don de M. Denoix).
— A propos de la belle de Limeuil, par Marcel Berthier, tiré à part de *Histoire et généalogie* n° 21 de janvier 1989 (don de l'auteur).

ENTREE DE DOCUMENTS

— *Le petit journal du Musée de l'Homme*, Paris 1989, présentant l'exposition sur André Leroi-Gourhan (don de M. et Mme Delluc, auteurs de la partie préhistoire de l'exposition).
— Articles de presse français et étrangers réalisés sur le Périgord, service départemental du tourisme de la Dordogne, Périgueux, 1989 (don de M. Audrerie).

REVUE DE PRESSE

— *Gallia Informations*, éditions du CNRS, paraît désormais dans une nouvelle présentation, donnant des informations sur les recherches de terrain et les résultats des prospections. La première livraison porte sur la période 1987-1988.
— *Dans Périgord-Magazine* n° 272 de mai 1989, Paul Dubuisson rappelle la personnalité du seigneur de Brantôme.
— Nous avons reçu plusieurs numéros du nouveau journal d'informations locales *La Flèche de Bergerac.*
— *La Dordogne Libre* du 27 avril 1989 signale la disparition de la boutique d'herboriste de la rue Wilson à Périgueux, où l'on trouvait naguère la fameuse piquette *Valé.*
- *Périgueux*, magazine d'informations municipales, donne dans le n° 34 d'avril 1989 un portrait de notre compagnie.

COMMUNICATIONS

Le président présente au nom de notre compagnie nos félicitations à Alain Bernard, journaliste à Périgueux, qui vient d'obtenir *le prix Sainteny 1989*, récompensant chaque année un ouvrage tonique sur la nature.

Il indique également que la prochaine livraison de notre bulletin sera la six centième depuis sa création.

Il précise que le prochain congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest se tiendra en 1990 à Bergerac.

Mme Sadouillet-Perrin s'inquiète de l'ouverture prochaine d'un *préhistoland* dans la vallée de l'Isle. Il s'agirait davantage d'une foire aux attractions, alors que notre région possède tant de richesses authentiques. M. Mouillac regrette quant à lui l'usage d'un terme « franglais » pour son appellation.

Plusieurs personnes font mention du projet d'autoroute Périgueux-Brive et de ses effets sur l'environnement. M. Audrerie expose l'état du dossier, aucune solution définitive de tracés n'étant encore définitivement arrêtée.

Le secrétaire général remercie M. l'abbé Chinouilh qui a offert une collection complète de *Contacts*, revue des anciens élèves de l'Institution Saint-Joseph de Périgueux.

Nous avons reçu un dossier du prince d'Araucanie sur la numismatique araucanienne. M. Esclafer de la Rode a adressé un ensemble de notes sur l'immeuble dit « La Petite Miséricorde » à Périgueux et sa localisation probable. Ces documents sont déposés dans notre bibliothèque.

Mme Ronot a remarqué, à l'occasion d'une promenade, une sorte d'entonnoir naturel sur la commune d'Issac, au lieu-dit Le Laquin. Il s'agit en fait d'une tourbière.

D'après le dictionnaire des mots qui ont une histoire, établi par Gilles Henry (éd. Taillandier, Paris, 1989), M. Penaud rappelle l'origine de l'expression « Fier comme Artaban ». Elle est due à La Calprenède et se dit d'un homme fort ou fier.

M. Chassaigne projette une série de photographies anciennes intéressant la région de Couze : un groupe d'enfants initiés au maniement des armes avant la guerre de 1914, avec le père de Gaston Ouvrard.

M. Salviat montre une photographie de l'ancien temple de Bourg-du-Bost, dont le père Pommarède a donné dans un de ses livres l'origine.

Il rappelle l'histoire du petit train de Brantôme, dont les gares ou abris ont été conservés. Ils sont encore bien visibles en bordure de route, aux Grèzes, à Château-l'Evêque, Mesplier, Puy-de-Fourche, Valeuil, la gare la plus importante, les Granges, le Pont-de-Valeuil et Brantôme.

M. Placais indique qu'un autre arrêt était prévu au moulin de Grenier.

Le père Pommarède invite les chercheurs à étudier les anciens relais de poste, nombreux dans notre région, mais dont l'inventaire n'a pas été réalisé.

M. Santenard indique qu'un film, « Les Duellistes », sur Fournier-Sarlovèze doit passer sur Antenne-2. Ce film donne de nombreux détails authentiques sur la vie de ce Sarladais, héros du premier Empire.

Le Dr Delluc montre, à l'aide de diapositives, les restes de l'enclos de l'ancienne commanderie des templiers à Sergeac. Il subsiste un mur complet, bien qu'en mauvais état, et un puits. Cet enclos se situe à environ un kilomètre à l'est de l'église.

A propos de l'église de Sainte-Ursule de Périgueux, aujourd hui disparue, qui possédait un clocher avec un système défensif assez curieux, il a relevé, à Saint-Antoine-de-Nobleval, une tour identique sur l'ancienne maison de ville. On peut donc penser que l'architecte Mandin, auteur du clocher de Sainte-Ursule, s'est inspiré fortement de cette tour restaurée par Viollet-le-Duc.

Il projette également une série de diapositives sur l'exposition consacrée à André Leroi-Gourhan, et sur le musée Paul-Dardé à Lodève, consacré à l'auteur de « l'homme de Cro-Magnon », aux Eyzies. Dans ce musée est conservée une lettre de Dardé à M. Boule, datée de 1929, précisant les circonstances de l'installation de cette statue.

ADMISSIONS

— M. Philippe Raillon, 9, avenue Professeur-Urbain, 24600 Ribérac, présenté par MM. Audrerie et Roux.
— Mme Dominique Lavigne, 18, rue Emile Chaumont, 24000 Périgueux, présentée par Mme Sadouillet-Perrin et M. Penaud.
— M. Rowland Kendall, La Gravette, 24270 Saint-Cyprien, présenté par Mme Sadouillet-Perrin et M. Delmas.
— Mme Roseline du Manoir, 6, rue Bénouville, 75016 Paris, présentée par le général Delabrousse-Mayoux et M. Bélingard.
— M. Jean-Pierre Collot, D.I.C.A.T. F.A.Z.S.O.I. B.P. : 254, 97487 Saint-Denis présenté par MM. Audrerie et Bélingard.
— M. Eric Béziat, 9, rue Saint-James, 33000 Bordeaux, présenté par MM. Audrerie et Mouillac.

le président,
Dr Gilles Delluc

le secrétaire général,
Dominique Audrerie

SEANCE DU MERCREDI 7 JUIN 1989

Présidence du Dr Delluc, président.

Le compte-rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

Présents : 78 — Excusés : 4

FELICITATIONS

M. Hubert Freyssingeas, promu dans l'ordre des Palmes académiques.

ENTREE D'OUVRAGES

— Ecoles et enseignement dans le Haut Moyen Age par Pierre Riche, éditions Picard, Paris, 1989.
— Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age, vol. I les hommes, éditions Picard, Paris, 1986.
— La tombe gallo-romaine, par J.-J. Hatt, éditions Picard, Paris, 1986.
— Les frères prêcheurs de Lyon, par J.-D. Levesque O.P., chez l'auteur, Lyon, 1978.
— La Révolution en Périgord, par Georges Bussières, réédition à l'identique par les éditions P.L.B., Le Bugue, 1989 (don de l'éditeur).
— Essai sur l'histoire de Montcaret, Société des amis de Montcaret et de sa région, Montcaret, 1988 (don du général de Brianson).

ENTRE DE DOCUMENTS

— Extraits du livre *Qui s'y frotte s'y pique*, naissance et vie du 26ème régiment d'infanterie, imprimerie Lemoy, Nancy, 1967 : ces pages concernent la résistance en Périgord.
— Note sur le prieuré de Saint-Paixans, à Lamothe-Montravel, par le général de Brianson et M. Ignace (don du général de Brianson).
— Transcription des cahiers de doléance de Montcaret et de Lamothe-Montravel établis en 1789 (don du général de Brianson).
— Extraits de *A la découverte de leurs racines*, par Joseph Valynseele et Denis Grando, l'intermédiaire des chercheurs et des curieux Paris sd, donnant l'ascendance de Jean-Paul Sartre (don de M. Esclafer de la Rode).
— Organigramme des services départementaux de la Dordogne (don de M. Audrerie)

REVUE DE PRESSE

— Une nouvelle revue trimestrielle paraît ce mois-ci : *Le Journal du Périgord*, qui veut, au fil des pages, présenter le Périgord passé, présent et à venir.
— Dans la revue archéologique *Sites* n° 36-37 de 1988, Christian Carcauzon décrit quatre découvertes inédites en Périgord de 1981 à 1986 : la grotte sépulcrale du trou de la Louve à Saint-Just, la grange médiévale du bois de Halas à La Tour Blanche, le cluzeau de la Gonterie à Saint-Sulpice-de-Mareuil et les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont.
— Dans *Préhistoire ariégeoise* tome XLIII-1988, J.-P. Duhard traite des femmes figurées dans les œuvres pariétales et J. Gaussen de l'utilisation du relief à Gabillou.
— Dans le *Bulletin de la Société des Amis de Sarlat et du Périgord Noir*, Alain Lacaille décrit la collection de céramiques gallo-romaines du marquis de Campagne, et Francis Guichard traite des cahiers de doléances et assemblées paroissiales préparatoires aux états généraux de 1789 dans la sénéchaussée de Sarlat.
— Dans les *Cahiers de Bergerac* n° 57 de mai 1989, Jacques Audebert décrit ce que fut le château de La Force.
— *Le Bulletin des Amis de Montcaret et de sa région*, 1989, propose un portrait du capitaine Jean-Jacques Boyer (1744-1832), et donne deux études du général de Brianson sur Montcaret pendant la Révolution et sur sa garde nationale.

— *Le Bulletin de l'association pour le développement de la Recherche archéologique en Périgord*, n° 3-1988, réunit un grand nombre d'articles sur les découvertes et les fouilles récentes en Périgord.
— Dans *Sud-Ouest* du 12 mai 1989, Alain Bernard décrit le récent voyage de Philippe d'Araucanie au Chili et en Argentine.
— *Le Figaro* du 23 avril 1989 annonce le prochain tournage d'un film sur Brantôme et les Dames galantes, sous la direction de Jean-Charles Tacchella.
— Dans *Courrier Français* du 2 juin 1989, Mme Sadouillet-Perrin part en guerre contre le projet de golf au pied du château de Bridoire.
— *L'Eveil du Ribéracois* de mai 1989 annonce une exposition à Ribérac sur l'état civil dans cette ville sous la Révolution.

COMMUNICATIONS

Le président rappelle que le Spéléo-club de Périgueux a fêté son quarantième anniversaire la semaine dernière. On lui doit de nombreuses découvertes de grottes ou de cluzeaux.

Il montre quelques numéros spéciaux de bulletins consacrés à la Révolution par des sociétés savantes voisines.

A propos de l'intéressante exposition sur la Révolution en Périgord présentée au musée du Périgord, M. Soubeyran regrette que notre compagnie n'ait pas été invitée à son inauguration. Cette exposition propose de très nombreuses pièces concernant le Périgord et les événements qui s'y sont déroulés. Un catalogue accompagne l'exposition.

Le président revient sur le problème posé par la création de golfs de plus en plus nombreux en Périgord. Pour M. Payen, certains golfs bien étudiés peuvent s'inscrire dans l'environnement.

M. Payen propose que notre compagnie prenne l'initiative de demander des protections nouvelles tant sur des immeubles que sur des objets ou sites.

Le secrétaire général indique que plusieurs personnes nous ont fait connaître leurs regrets de voir disparaître le bel immeuble de la rue Wilson à Périgueux, édifié au début du siècle. Renseignements pris, la façade de cet immeuble sera conservée et intégrée dans les nouvelles constructions.

Il soulève également la question de la publicité à Périgueux, dont l'impact important a pu être constaté par des membres de notre compagnie, notamment aux abords de la ville ancienne.

Il rappelle que la dernière soirée de notre compagnie, au mois de mai dernier, a connu un certain succès. Mme Sadouillet-Perrin, Mme Parat, M. Lagrange, le père Pommarède, M. Penaud, les Dr. Delluc, Demoures et Duverger s'étaient réunis pour parler des médecins et des médecines.

M. Bernard signale la création d'un musée, à Belvès, d'art et traditions populaires, à l'initiative de Mme de Monneron.

A propos de la Bastille, M. Esclafer de la Rode indique que deux moments de son histoire, au moins la rattachent au Périgord : M. de Launay, le gouverneur qui fut massacré au moment de la prise de la Bastille, avait pour gendre un Jumilhac ; un des premiers gouverneurs de la forteresse fut un Périgourdin, Jean de Chamberlhac *.

M. Lagrange décrit les circonstances dans lesquelles les communistes périgourdins furent internés en 1940 dans le centre de séjour surveillé, ouvert pour la circonstance, au château de Sablou, sur la commune de Fanlac. Les conditions de détention furent très dures et le souvenir de ces jours restent très vivaces chez certains. A la suite de cet exposé, M. Secondat demande qu'il n'y ait pas de débat sur ce thème.

Le père Pommarède remet de la part de Mme Marsac une importante étude sur Armand de Périgord, grand maître du Temple (1232-1244).

Il projette une ancienne photographie montrant un photographe professionnel sur sa carriole.

* N.D.L.R. Dans **Feuilles d'Histoire**, publiées en 1911, notre collègue, l'érudit Joseph Durieux, avait tracé le portrait d'un autre Périgourdin, vainqueur de La Bastille : La Reynie. (Bibliothèque de la S.H.A.P.)

Le père Pommarède a retrouvé dans un ancien numéro d'Historia (sd), sous la signature de M. Fornairon, une curieuse histoire. En 1823, Jean-Baptiste Delpy de Lacipière, originaire du Sarladais est en garnison à Versailles. Il fait la connaissance de Jenny de Lange, qui, par protection, loge au château de Versailles. Il s'éprend de cette demoiselle, mais celle-ci refuse obstinément de se laisser embrasser. Leurs relations vont durer 19 ans, et ce n'est qu'en 1839 que Delpy de Lacipière parviendra à lui embrasser... le front. Mais en 1842 Delpy se suicide pour des raisons de dettes. Jenny de Lange reste seule ; elle perçoit cependant des pensions du roi, de Louis-Philippe, de Marie-Amélie et même de Napoléon III. En 1858 elle s'alite et meurt à son tour. Ses voisines venues pour faire sa dernière toilette découvrent que Jenny était... un homme.

M. Lafond-Greletty a pu trouver la preuve du passage à Montpeyroux des deux conventionnels Pétion et Buzot. Ceux-ci s'étaient cachés dans la grotte du tertre de Lagarde, à quelques centaines de mètres du château de Matecoulon, avant de reprendre la route vers Saint-Martial d'Artenset.

Ces trois communications seront soumises au comité de lecture en vue de leur publication.

ADMISSION

— M. Bernard Dehan, Le Poujol, 24590 Salignac, présenté par le père Pommarède et de Dr. Delluc.
— M. Jean-Michel Doussaut, 73 bis, avenue Denfer-Rochereau, 89000 Auxerre, présenté par Mme Darney-Roncecy et M. Brémard.
— M. Guy Froidefond, 25, rue Maréchal-Galliéni, 24660 Coulounieix-Chamiers, présenté par MM. Lagrange et Mandon.
— M. Bernard Lagarde, Sauvagie, 24660 Château-l'Evêque, présenté par Mme Bélingard et le général Lavigne.
— M. Jacques Magimel-Pelonnier, 29, rue Gambetta, 24000 Périgueux, présenté par le Dr Magimel-Pelonnier et le Dr Delluc.
— M. Pierre Normand, La Mélisande, 24320 Lusignac, présenté par MM. Bélingard et Audrerie.
— M. Marcel Palus, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac, présenté par Mlle Hadjadji et le Dr Roubinet.
— M. Patrick Prost, 59, rue Solférino, 24000 Périgueux, présenté par Mme Chabanne et M. Miquel.
— Mme Norah Provet, 1432 Walnut Street, Alameda CA 94501 (USA) présenté par le Dr Delluc et M. Audrerie.
— M. Jean-Paul Socard, 4, rue de la Nation, 24000 Périgueux, présenté par MM. Galinat et Vigier.

le président,
Dr Gilles Delluc

le secrétaire général,
Dominique Audrerie

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord — Tome CXVI — Année 1989

A propos de deux crânes humains paraissant provenir de la grotte des Eyzies (Dordogne)

Brigitte et Gilles DELLUC

Il nous a été donné d'observer dans une vitrine du musée des Beaux Arts, à Agen, lors d'une campagne d'étude d'objets d'art mobilier, deux fragments concrétionnés de couche archéologique contenant des ossements humains, dont deux crânes (l'un d'eux porte des incisions). Ils proviendraient de la grotte des Eyzies, mais cette origine n'est pas certaine.

Ces vestiges sont exposés dans la salle-cave de présentation des objets paléolithiques. Ce sont deux blocs de sédiments divers, cimentés par un liant calcaire réalisant un aspect bréchifié.

A un examen superficiel de ces pièces exposées, un bloc contient des fragments de charbon, de la calcite (deux stalactites fistuleuses), un crâne et une mâchoire d'enfant (avec encore ses dents de lait). Le crâne lui-même porte une demi-douzaine d'incisions, perpendiculaires à une suture encore visible. Le second bloc laisse voir la partie occipito-pariétale d'un individu aux sutures déjà assez engrenées, avec des fragments de gros os longs, deux d'une petite mandibule, des dents apparemment d'individu jeune, tous tassés autour du crâne.

La légende de l'étiquette est la suivante : *Brèches osseuses des Eyzies. Têtes et ossements humains. Dons Pons et Marraud.*

* (U.A. 184 du C.N.R.S., Musée de l'Homme, Paris, et C.M.C.A.)

1 Cette remarquable pièce, aujourd'hui à M. Michel Ozanne, provient, nous a-t-il précisé, de son grand-père maternel, M. de Gérard, par l'intermédiaire de sa mère, Mme Watelin. Elle avait été précédemment dessinée par H. Breuil (Breuil, 1936, p. 11, fig. 11 n° 1). Nous avons relevé à sa surface le n° 76250 qui serait, selon Mme Watelin, un numéro d'inventaire de son père.

2 Un démontage de ces deux blocs de brèche et une analyse des sédiments constitutifs permettront un jour de préciser cette hypothèse de provenance.

Une grotte et de nombreux préhistoriens

De fait, à un premier examen, cette brèche ossifère rappelle celle extraite de la grotte des Eyzies, ou grotte Richard, dont les échantillons volumineux se trouvent dans divers musées (musée du Périgord à Périgueux, musée national de Préhistoire des Eyzies, Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, musée des Antiquités nationales à Saint-Germain, divers musées de France et d'Europe, dont le British Museum, l'Institut impérial géologique de Vienne... (Lartet, 1864, p. 15, note 1).

On sait que c'est en voyant, en 1862, un bloc de brèche contenant des ossements de renne (envoyé par Abel Laganne à l'antiquaire parisien J. Charvet) que Edouard Lartet conçut l'idée de venir explorer le Périgord, projet, qu'avec H. Christy, il mit à exécution en août 1863. La grotte des Eyzies fut un des sites fouillés par eux. « Ils ne trouvèrent, sur le sol, qu'une partie de l'ancien remplissage, tranformé en brèche, dont ils ont extrait les grande plaques et les moins importants débris disséminés dans toutes les collections » (Capitan *et al.*, 1906, p. 136). Ils terminèrent les travaux avant la fin de 1863, dans cette caverne « dont les brèches se voient dans tous les musées » (Breuil, 1901, p. 1). Avant eux, « l'évidement (du remplissage primitif), qui avait été pratiqué, avait eu lieu, au moins partiellement, à un moment reculé du moyen-âge... les terres extraites furent portées au dehors, et principalement sur une plateforme rocheuse, en forme d'éperon, s'avançant à droite au sortir de la caverne ; les déblais de Lartet paraissent avoir été étendus à gauche (Capitan et *al.*, 1906, p. 33). C'est surtout sur la partie droite que furent recueillis les objets publiés par L. Capitan, H. Breuil et D. Peyrony.

La grotte elle-même est une vaste salle (16 m sur 12), haute de 6 m au centre, éclairée par la lumière du jour. « Cette élévation était moindre lorsque le propriétaire actuel de la grotte (en 1863), M. Richard, anglais d'origine, en prit possession il y a plusieurs années. Il existait alors, en recouvrement du plancher solide, une assise de dépôts meubles de soixante dix centimètres environ au milieu, et se relevant sur les côtés à quatre-vingt dix centimètres ou un mètre au plus... Nous remarquâmes que le sol rocheux était recouvert, à peu près en continuité, d'un plancher de brèche osseuse d'une épaisseur variant... de dix à vingt cinq centimètres » avec « empâtés pêle-mêle, des ossements fragmentés, des silex taillés... Sur quelques points on pouvait reconnaître, à la quantité de cendres et de débris de charbon que renfermait la brèche, l'emplacement d'anciens foyers » (Lartet, 1864, p. 13). Nous résolûmes donc de faire diviser ce plancher de brèche par plaques ou compartiments tracés à la pointe de pic, et que l'on souleva ensuite » *(ibid.)*. Il apparut que la caverne avait dû être abandonnée pendant un temps assez long par les chasseurs de renne pour que la brèche put se former sous l'action constante des infiltrations d'eaux calcifères, pour que les ossements en connexion fussent saisis dans cet état, sans être dérangés par le piétinement des hommes *(ibid.*, p. 14).

L. Capitan, H. Breuil et D. Peyrony, notamment, ont étudié un abondant matériel provenant des déblais (industrie lithique et osseuse, ocre

en abondance – à tel point qu'ils avaient pensé se trouver là en présence de l'habitat des peintres de Font de Gaume – nombreuses et admirables gravures sur os ou pierre). D. de Sonneville-Bordes a publié à nouveau un fragment de côte gravé, portant une frise de bouquetins et deux chevaux, et conclu que la faune figurée dominante comprenait chevaux, bouquetins, bovinés, puis cervidés et rennes (note 1). Plus récemment, G. de C. Sieveking (1987) et A. Sieveking (1987, n° 100 – 129 et p. 1-7) ont repris l'étude des pièces conservées dans les collections du British Museum.

La grotte, dont le large porche s'ouvre au-dessus du hameau de la Forge, dans les roches de la rive droite de la Beune, aux Eyzies, à 300 m environ en amont du château, près de « cluzeaux » aériens, a fourni (Sonneville-Bordes, 1960, p. 320, 423 et 473, fig. 243) des traces de Solutréen supérieur, des sèries (provenant es déblais) rapportables au Magdalénien V ou plutôt VI et quelques pièces de l'Azilien. « Des blocs de cette brèche, entassés à l'extérieur sur une plateforme rocheuse ont été exploités par bien d'autres » (Sonneville-Bordes, 1968, p. 41).

Les deux blocs de brèche ossifère d'Agen

Le conservateur du musée d'Agen, Mme Anne-Marie Esquirol, a recherché, avec une extrême obligeance, l'origine de ces blocs. Dans le vénérable registre des entrées du musée, elle lit : *47 A 2, Des gros fragments de la brèche osseuse des Eyzies, Dordogne. Don Marraud. 306 A 2, Crâne et mâchoires (ossements humains) grotte sépulcrale de Dondas (Lot-et-Garonne). Don Lamouroux, notaire.* Mais dans les notes de la Société académique d'Agen (mère du musée en 1876 et un peu avant), elle relève en date du *16 septembre 1843 : Tête et ossements humains engagés dans la stalagmite. Offert par M. Pons pour le musée* (avec une mention analogue dans le *Journal du Lot-et-Garonne* du 21 septembre 1843). En 1880 le catalogue du musée portait la mention : *n° 47 à 65. Brèches osseuses des Eyzies. Don G. Marraud.* Enfin Mme A.-M. Esquirol nous a communiqué le texte des anciennes étiquettes des vitrines : *1° Crâne humain pris dans un morceau de brèche (grotte des Eyzies). 2° Tête humaine quaternaire primitive prise dans une gangue stalagmitique avec charbons brûlés et coups tranchants de silex taillés sur le crâne... Le crâne ayant été fendu et ouvert par moitié, avant d'avoir été recouvert par la stalagmite (anthropophagie ???!...) (sic).* Enfin le conservateur signale qu'en 1975, le Dr Riquet aurait voulu dégager ces ossements de leur gangue, mais n'a pas donné suite. « Mais il n'est pas question de Lartet, Breuil, Capitan ou Peyrony... Il y a une brèche osseuse en réserve, conclut notre aimable correspondante, peut-être porte-t-elle une étiquette ? »

A notre connaissance ces deux objets n'ont pas été signalés dans une publication. Dans un travail de synthèse bibliographique récent sur les sépultures préhistoriques du Paléolithique moyen au Mésolithique d'Europe et du Proche-Orient, Fabienne May n'en fait pas mention, même parmi les vestiges osseux sans indice d'inhumation intentionnelle (May, 1986).

E. Lartet et H. Christy ne signale, à notre connaissance, qu'une seule découverte d'ossements humains : une incisive humaine dégagée secondairement du morceau de brèche dévolu à un musée autrichien (Lartet et Christy, 1864, p. 15 note 1).

Un entrefilet (en date du 1er mai 1895) d'un journal de Bordeaux (possiblement *La Petite Gironde*) (collection S.H.A.P.) signale que « dans la journée du 27 avril dernier, les sieurs Jean Faure et Denis Lamouroux, habitants aux Fosses, commune de Manaurie, ont pénétré dans une de ces cavernes [celles de « la riante vallée de la Vézère »] et ont découvert un squelette humain, deux crânes d'enfants et divers objets vraiment curieux ».

Malgré nos recherches sur place (et les patientes recherches de nos amis des Eyzies), nous n'avons pu poursuivre cette piste. Compte tenu des notes et étiquettes conservées au musée d'Agen, dépositaire des objets que nous signalons par cette note, il est possible mais non certain qu'ils proviennent de la grotte Richard ou grotte des Eyzies que Denis Peyrony lui-même signalera à l'attention des amateurs dans son *Guide illustré du Savant et du Touriste* (Peyrony, 1903, p. 19 ; et aussi dans les éditions suivantes, 1911, 1922, 1925, 1928) : « Les déblais, qui gisent devant l'abri, offrent des surprises aux collectionneurs ; on peut y ramasser beaucoup de burins et encore d'autres pièces que les premiers chercheurs avaient négligé de recueillir » (note 2).

B. et G. D. *

BIBLIOGRAPHIE

BREUIL, H. (1901). Un os gravé de la grotte des Eyzies, extrait de la **Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, VII,** 1 p., 1 fig.

CAPITAN, L., BREUIL, H. et PEYRONY, D. (1906) Les gravures de la grotte des Eyzies, **Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 16,** p. 429-441, 11 fig.

LARTET, E. et CHRISTY, H. (1864) **Cavernes du Périgord. Objets gravés et sculptés des temps préhistoriques dans l'Europe occidentale,** extrait de la Revue archéologique, 37 p., ill.

MAY, F. (1986) **Les sépultures préhistoriques. Etude critique,** Edit. du C.N.R.S., Paris, 264 p., 5 fig., 48 pl., 3 cartes, 5 tabl.

PEYRONY, D. (1903 et éditions suivantes) **Les Eyzies et ses environs (Guide illustré du savant et du touriste),** imp. Eyboulet, Ussel, 48 p., 18 fig.

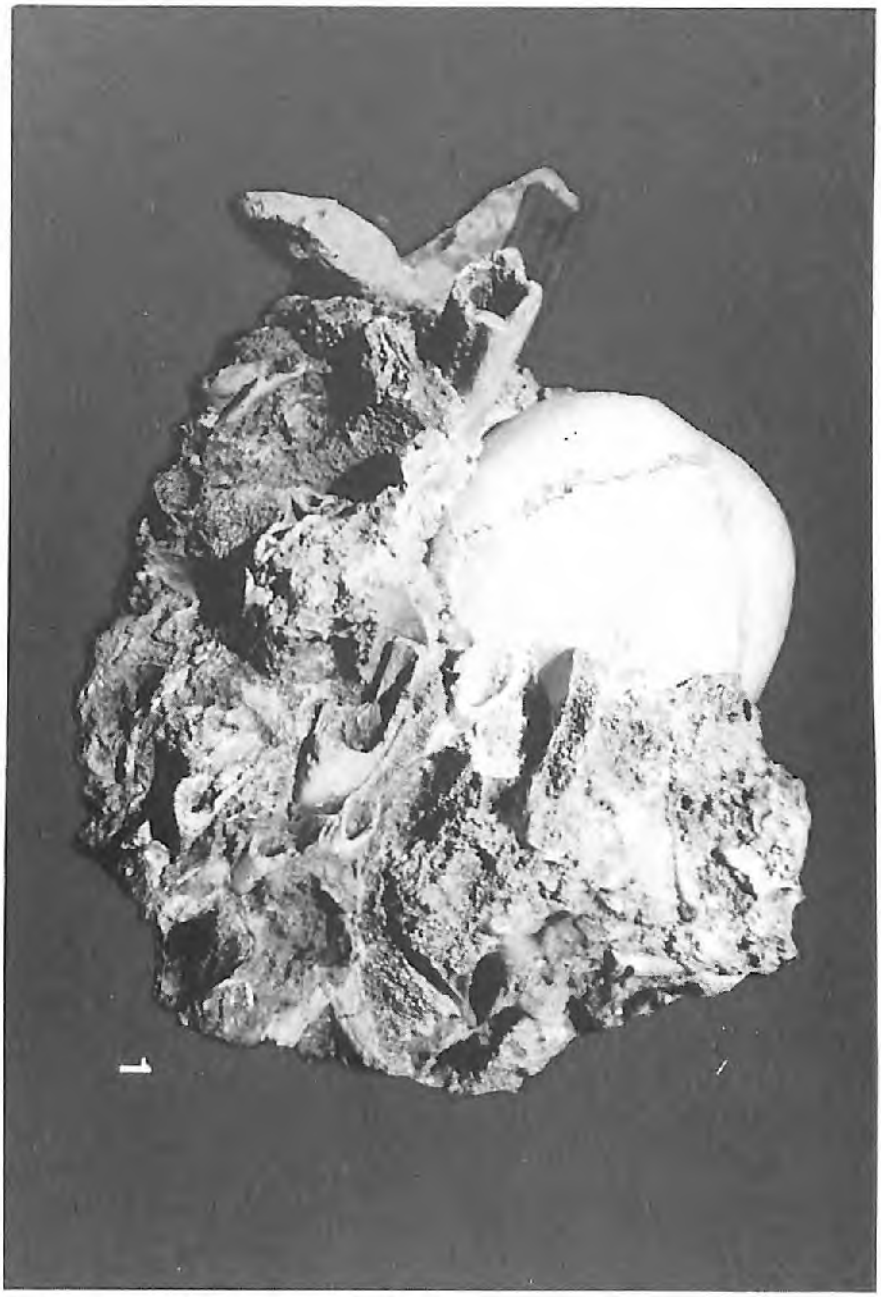
SIEVEKING, A. (1987) **A catalogue of paleolithic art in the Britain Museum,** British Museum publications Ltd, 115 p., 131 pl. h. — t.

SIEVEKING, G. de G. (1987) **The Archaelogy of the Les Eyzies Breccia,** British archaeological Reports, International Series.

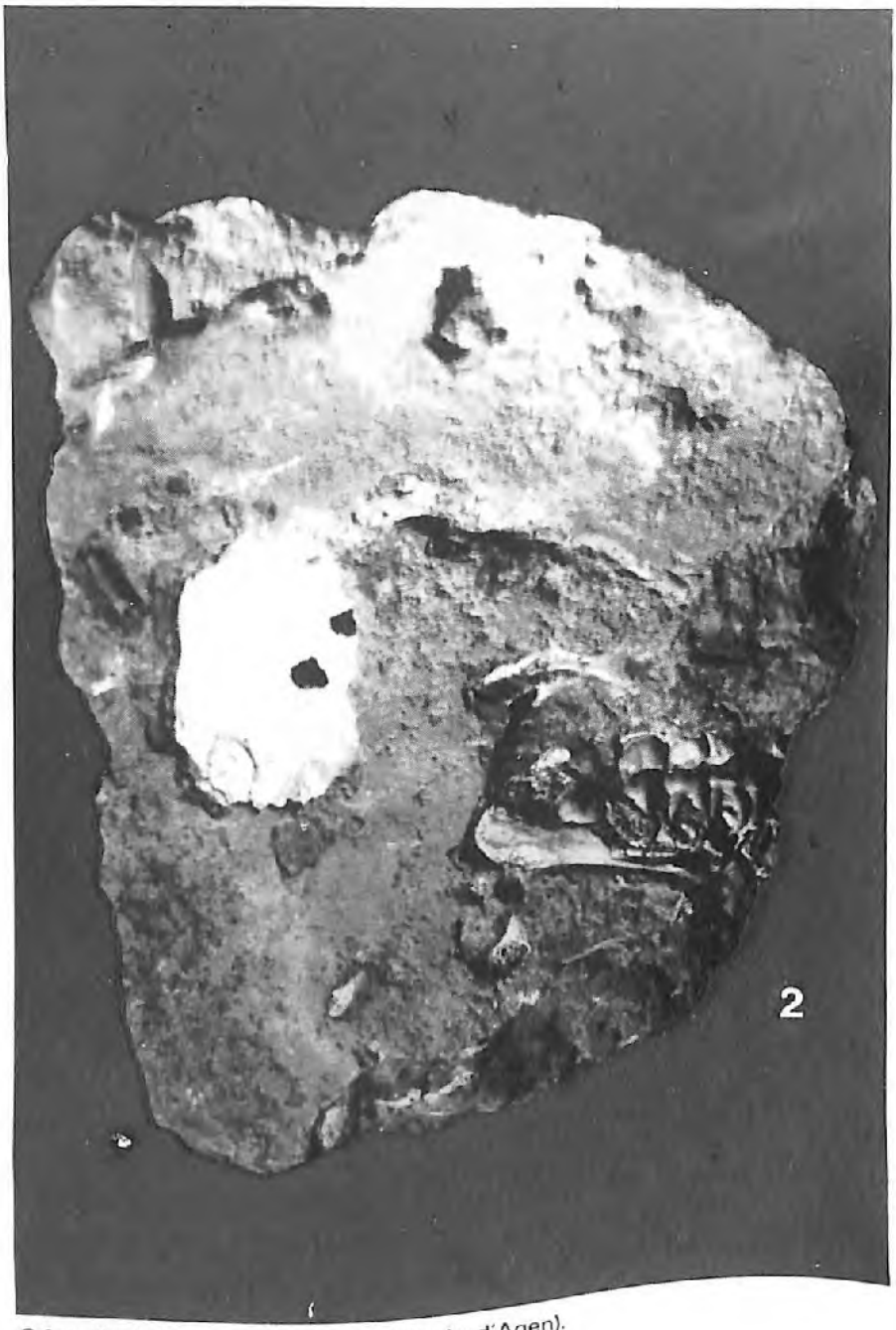
SONNEVILLE-BORDES, D. de (1960) **Le Paléolithique supérieur en Périgord,** 2 vol., Delmas, Bordeaux, 558 p., 294 fig., 64 tabl.

SONNEVILLE-BORDES, D. et LAURENT, P. (1968) Un os gravé magdalénien de la grotte des Eyzies, Dordogne, **La Préhistoire, problèmes et tendances,** p. 411-420, 8 fig.

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.



Un fragment de brêche avec un crâne humain, des fragments d'os et quelques dents. (Musée d'Agen).



Crâne d'enfant pris dans la brêche. (Musée d'Agen).

Crâne d'enfant : détail de la denture. (Musée d'Agen).

Crâne d'enfant : détail des incisions. (Musée d'Agen).

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord — Tome CXVI — Année 1989

Un dispositif de protection territoriale et de défense des populations rurales en Périgord au XIII[e] siècle

par Bernard FOURNIOUX *
A la mémoire du professeur
Charles HIGOUNET

Nos collègues, le Dr Laroche (en 1882) et Guy Ponceau (en 1961) avaient pressenti l'existence d'un réseau de communication par tours de guet judicieusement disposées dans la châtellenie de Montignac.

En 1982, assisté de jeunes militaires, l'auteur a démontré, sur le terrain, l'excellent et spectaculaire fonctionnement de ce système, encore partiellement en place. Il nous en révèle l'histoire.

Du milieu du XII[e] siècle jusqu'en 1312, les seigneuries périgordes furent l'enjeu d'une âpre rivalité entre Capétiens et Plantagenets et devinrent un terrain de convoitise où les deux parties antagonistes, en prélude à la guerre de Cent Ans, s'efforcèrent d'instaurer leur suprématie [1]. Le climat d'effervescence en résultant a contraint les communautés rurales, villageoises et urbaines, paysans, seigneurs et consuls à organiser leur autodéfense et à s'adapter à l'insécurité, afin d'assurer la continuité de leurs activités et pourvoir à leur subsistance[2]. L'astreinte des paysans à la *garda* et leur participation à la surveillance *del feu* sont attestées en Périgord dès le début du XII[e] siècle [3]. En outre, le droit seigneurial de guet et de garde est maintes

* La Besse, Milhac d'Auberoche, 24330 Saint-Pierre-de-Chignac.

1. LAHARIE (Muriel), **Le pouvoir comtal en Périgord, des origines à 1311,** t. 1, p. 105, thèse de doctorat du 3e cycle, dactylographiée. Voir également Bull. Périgord, 1979, p. 251.
J'adresse mes plus vifs remerciements au père Pomarède, aumônier du 5e régiment de Chasseurs à Périgueux, pour sa collaboration amicale, au colonel du régiment, aux capitaines Najan de Bévère et Carlier, aux hommes de troupe, qui ont démontré de manière concrète et spectaculaire la finalité de ce réseau de tours de guet.
2. FOURNIER (Gabriel), La défense des populations rurales pendant la guerre de cent ans en Basse-Auvergne, dans **Actes du 90e congrès national des sociétés savantes,** Nice, 1965, p. 158.
3. Arch. Dép. Dordogne, 2E 1094/3.

fois évoqué au cours des siècles ultérieurs [4] et a laissé un impact non négligeable dans la microtoponymie périgorde [5] ; les services de guet et de garde connaîtront cependant leur période de prédilection et de recrudescence dans la seconde moitié du XIV[e] siècle et la première moitié du XV[e] siècle. La châtellenie de Montignac inscrite au XIII[e] siècle dans la mouvance Alphonsine porte la marque indubitable de ces préoccupations destinées non seulement à prémunir la population rurale contre ces réalités, mais également à faire obstruction aux ambitions plantagenaises [6].

La restitution intégrale de l'organisation défensive de cette châtellenie n'a pu s'opérer qu'en fonction d'une contribution décisive des sources écrites. La logique du système émanant de sa projection spatiale, l'interdépendance et la convergence topographique de ses différentes composantes se référant manifestement à une seule et même pensée créatrice, l'unité architectonique et la toponymie évocatrice de ses éléments constitutifs nous révèlent son identité et nous permettent de déceler sa finalité.

Ce dispositif était composé d'une douzaine de tours de guet au moins, dont quatre seulement survécurent dans le paysage de l'ancienne châtellenie (La Vermondie, Le Breuil, Le Defeix, Jaillieix). Il devait être érigé en écran de protection sur la frange occidentale de la châtellenie et sur une distance de quinze kilomètres environ. Il verrouillait ainsi toutes les grandes voies de circulation terrestre et de pénétration naturelle en provenance essentiellement de l'ouest et du sud-ouest. Sa fonction première résidait dans l'observation et dans son corollaire : la communication ; la transmission de l'information recueillie s'effectuait en ligne brisée, jusqu'au siège de la châtellenie où était aménagée, en vue de sa réception, la camera d'un guetteur [7]. Outre cette mission primordiale de centralisation et de convergence de l'information, le rôle de ce dispositif consistait à établir une relation étroite et permanente avec l'environnement et le peuplement et à propager rapidement une éventuelle alerte aux cellules d'exploitation et de

---

4. Arch. Pyr. Atlantiques, E 611, fo 12.
— En 1411, le capitaine du château de Montignac devait inviter l'abbé de Saint-Amand-de-Coly à faire faire bonne garde jour et nuit en prévention des incursions anglaises. Arch. Dép. Dordogne, 2E 1828/14.12.
— Avant 1414, Jehan Helyas escuier obtint du duc d'Orléans alors seigneur de Montignac le pouvoir d'établir pendant 3 ans jour et nuit un service de guet et de garde assuré par 30 personnes en son fortalicium de Coulonges, près de Montignac. Arch. Dép. Dordogne, J n° 50, ch. XLII.
— En 1419, une sentence devait condamner les habitants du bourg de Saint-Léon-sur-Vézère, relevant de la châtellenie de Montignac, à faire le guet et garde, en période d'hostilités. Arch. Dép. Dordogne, 1Mi 391, fo 5 vo (1408), 2E 1802/205 (1496-1512). **Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord,** 1925, p. 245.

5. Arch. Dép. Dordogne, 12 J 9, 12 J 89, 10 J 92-4, 2 E 1836/114-2, 3 E 2287, fo 105 vo (1519), III E 2129, 1 Mi 390, fo 50.
Maynament de la garda dans la paroisse de Comille (1278-1341) — maynament de la guarda dans la paroisse de Négrondes (1340) — maynament de la garde dans la paroisse d'Agonac (1478) — locus de la vielha garda dans la paroisse de Rouffignac (1298) — bordaria de la garda dans la paroisse de Rouffignac (1290) — la garda dans la paroisse de Jayac (1344) — lieu de la garde dans la paroisse de Condat-sur-Vézère (1369) — peuch de la garde près de Saint-Lazare (1461/1501) — territoire de la garde près de Beauregard de Terrasson (1525) — repaire noble de la garde dans la paroisse d'Eyliac (1678) — ténement de la garde dans la seigneurie de Saint-Orse (1472)...

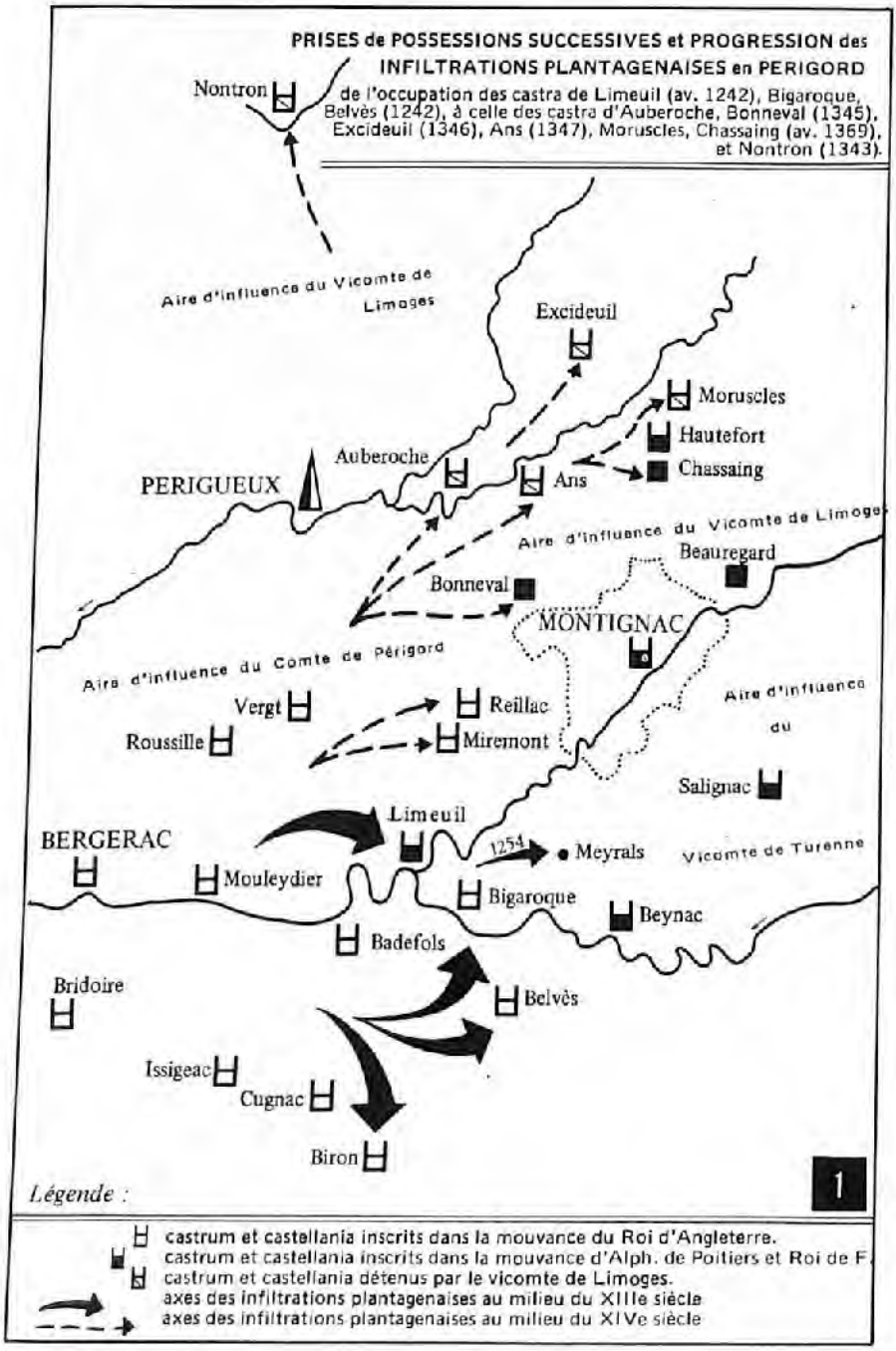
6. On doit à G. Ponceau par sa démarche intuitive d'avoir pressenti l'existence de ce réseau, voir **Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord,** 1961, p. 153 - 1972, p. 225. Le docteur Laroche l'avait cependant devancé, voir **Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord,** 1882, p. 336.

7. La chambre du guetteur est attestée en 1400 dans l'inventaire du château. En 1425, deux « eschelles » permettaient d'accéder à la « haulte chambre de la tour du chastel ». Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 641.

peuplement agricole, centres paroissiaux [8], *fortalicia* et repaires des petits chevaliers hommes-liges du seigneur de Montignac attestés dès 1257 [9]. Cette coordination systématique des points stratégiques et foyers de peuplement, conférait à la défense passive et active du territoire une forte cohérence et par là même une redoutable efficacité. Il suffisait ainsi de dix à quinze minutes pour informer et mobiliser la châtellenie de Montignac et il fallait seulement 9 minutes pour colporter l'information jusqu'au chef-lieu de la châtellenie [10]. Ce système était particulièrement bien desservi par la configuration du sol, qu'avait su exploiter son inventeur avec beaucoup d'ingéniosité et un sens aigu de l'observation et de la topographie. La présence dans le paysage de ces différents postes de vigie particulièrement bien dissimulés, ne permettait pas à priori de soupçonner l'envergure de cette organisation défensive, ce qui lui conférait d'autant plus d'efficacité et contribuait indéniablement à l'effet de surprise. Les éléments naufragés de ce réseau révèlent des structures carrées parcimonieusement ajourées dans leur élévation, caractérisées par leur exiguité et l'absence de tout confort (telle que cheminée). Leur accès s'effectuait au premier étage, ce qui les rendait moins vulnérables. La communication entre les différents niveaux s'établissait par l'intermédiaire d'échelles meunières, au travers de trappes. Leur architectonique les a fait insérer dans la chronologie des réalisations du XIII[e] siècle par les historiens de l'art. L'une d'entre elles était qualifiée au XVIII[e] siècle du nom évocateur de *tour quarrée à l'Anglaise* [11]. Elles étaient identiques dans leur proportion et leur physionomie aux *treys tors* de l'enceinte villageoise de Montignac (1269, 1467), dont l'une existait encore en 1889 et servit de clocher dès 1689 [12].

Un tel système impliquait à l'évidence l'existence d'un réseau de lieux de refuges, ce qui nous permet de supposer que l'implantation de certains cluseaux sur le territoire de la châtellenie de Montignac n'est peut-être pas étrangère à cette nécessité du moment. Il est certain tout d'abord que les cluseaux existants ont été l'objet de sollicitations et de reconversions opportunes, ceci ne pouvant être qu'en harmonie avec la conception du système [13]. D'autre part, on observe que ces cluseaux étaient en étroite relation avec les unités de base de l'habitat et de la mise en valeur du sol, ils se trouvaient exclus de manière significative du paysage humanisé et placés à l'écart des chemins publics médiévaux. Il était impératif, en effet,

8. Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 619
Outre Saint Pierre-de-Montignac les paroisses englobées dans la circonscription territoriale châtelaine étaient en 1280 : Auriac, Bars, Brénac, Chalard, Fanlac, Saint-Léon, Sergeac et Thonac.
9. FOURNIOUX (Bernard), Les chevaliers périgordins et leur assise territoriale aux XIIIe-XIVe siècles dans **Archéologie Médiévale, t. XVIII, 1988.** Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 774 (1257), « **exceptis feodis militum** ».
10. La démonstration a été faite sur le terrain grâce à l'intervention du 5e Régiment de Chasseurs de Périgueux. Voir article dans le journal **Sud-Ouest du mardi 27 avril 1982, « Tours à signaux de Montignac — L'Armée au service de l'histoire.**
11. **Arch. Dép. Dordogne, A 92.**
12. **Les dimensions de cette tour étaient de 5,7×5,7 m. environ et sa porte d'accès se plaçait à une hauteur de 7,00 environ au-dessus du sol.**
13. **On se référera aux recherches de Norbert Aujoulat, Centre National de Préhistoire à Périgueux.**
RICALENS (Henry), contribution à l'étude des souterrains artificiels..., dans Annales du Midi, t. 87, 1975, p. 256. Voir Bull de la Soc. Hist. et Arch. du Périgord t. 69, 1942, p. 96.


PRISES de POSSESSIONS SUCCESSIVES et PROGRESSION des INFILTRATIONS PLANTAGENAISES en PERIGORD
de l'occupation des castra de Limeuil (av. 1242), Bigaroque, Belvès (1242), à celle des castra d'Auberoche, Bonneval (1345), Excideuil (1346), Ans (1347), Moruscles, Chassaing (av. 1369), et Nontron (1343).
Nontron
Aire d'influence du Vicomte de Limoges
Excideuil
Moruscles
Hautefort
Chassaing
Auberoche
PERIGUEUX
Ans
Aire d'influence du Vicomte de Limoges
Beauregard
Bonneval
MONTIGNAC
Aire d'influence du Comte de Périgord
Vergt
Reillac
Roussille
Miremont
Aire d'influence du
Salignac
Limeuil
BERGERAC
1254
Meyrals
Vicomte de Turenne
Mouleydier
Bigaroque
Beynac
Badefols
Bridoire
Belvès
Issigeac
Cugnac
Biron
Légende :
castrum et castellania inscrits dans la mouvance du Roi d'Angleterre.
castrum et castellania inscrits dans la mouvance d'Alph. de Poitiers et Roi de F
castrum et castellania détenus par le vicomte de Limoges.
axes des infiltrations plantagenaises au milieu du XIIIe siècle
axes des infiltrations plantagenaises au milieu du XIVe siècle
1

L E G E N D E

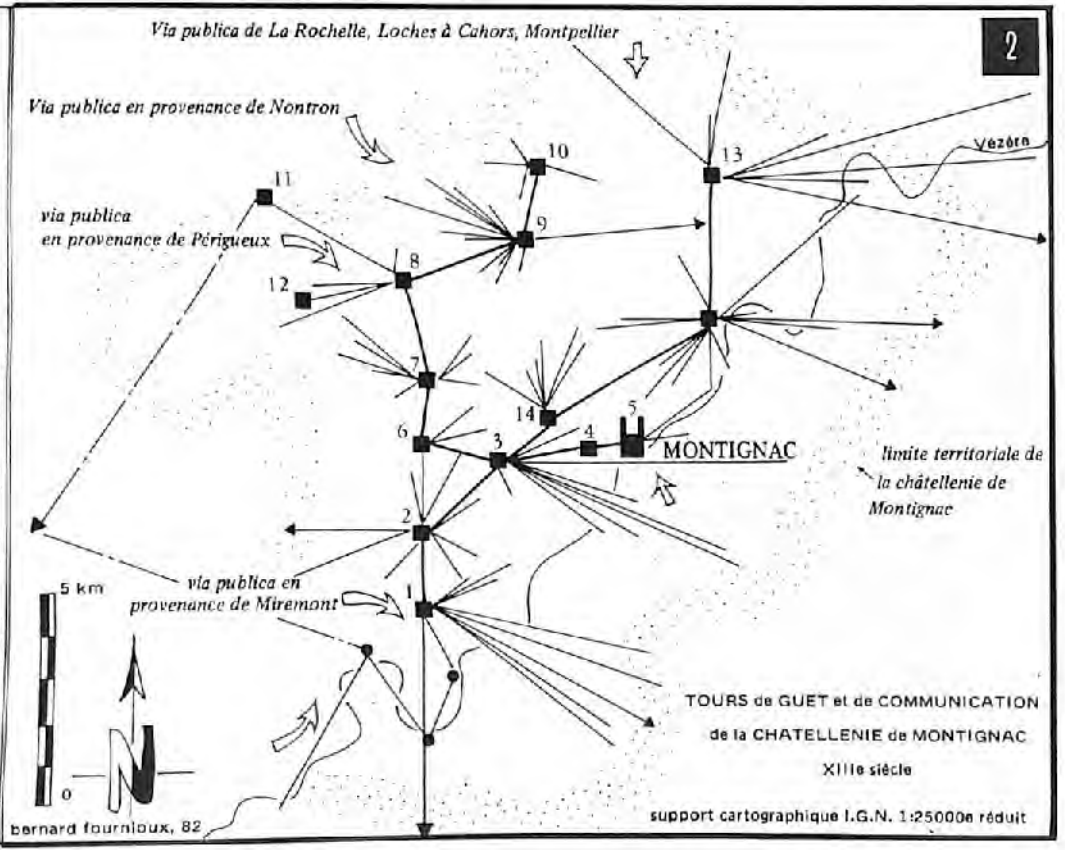
1 – Turris de la Bermundi.
2 – Tor dal Bruelh
3 – Tor dal Buc
4 – Tour du podium de la Garda.
5 – Camera du guetteur du castrum de Montignac.
6 – Tour de Jamirc
7 – Tor dal Verdier
8 – Tourre del Bosc
9 – Tor dal Deffes
10 Tor de Jalhetz
11 Tour du Jarripigier
12 Tour de la Rolfie
13 Tour del Pouget
14 Tour de Beaulieu

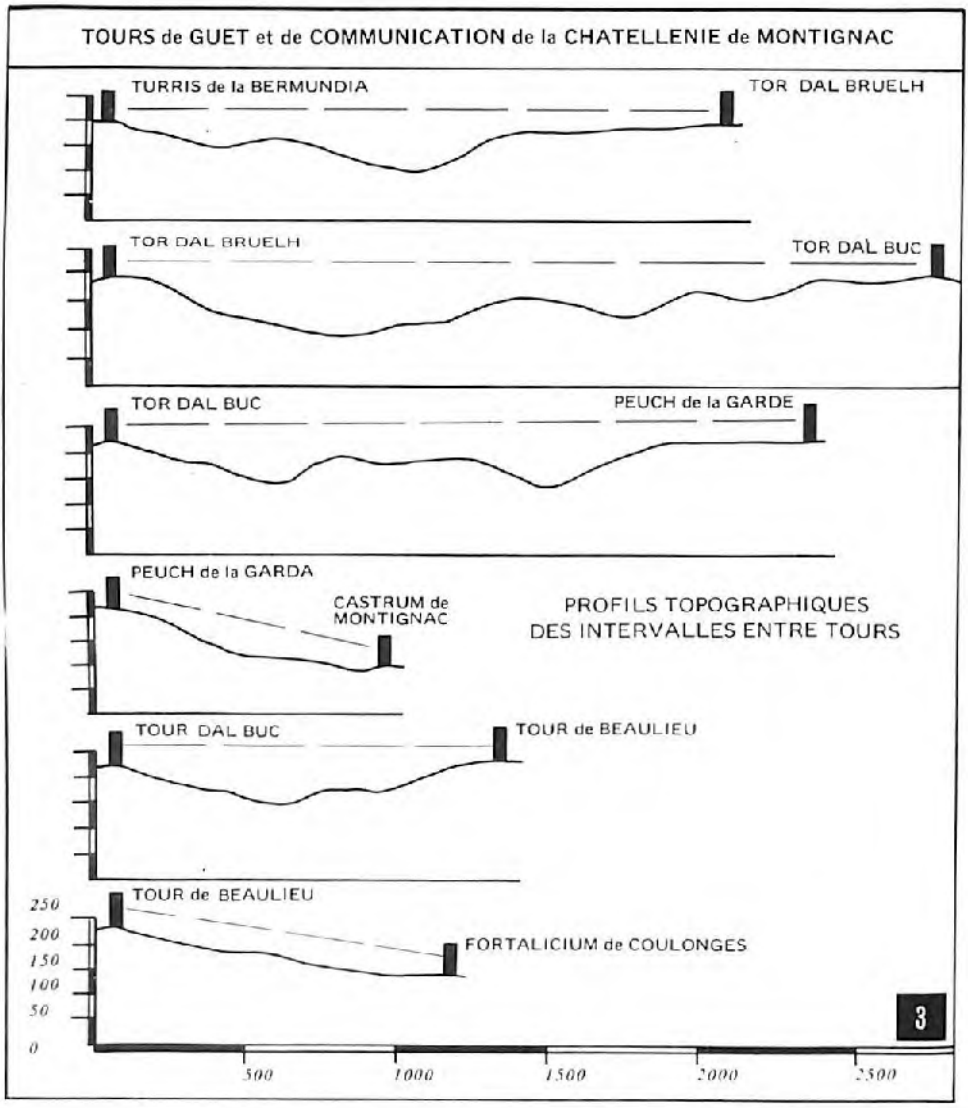
Les tours 3, 4, 6, 7, 8, 11, 13, 14 ont disparu ou se sont perpétuées à travers un toponyme ou un édifice anachronique.

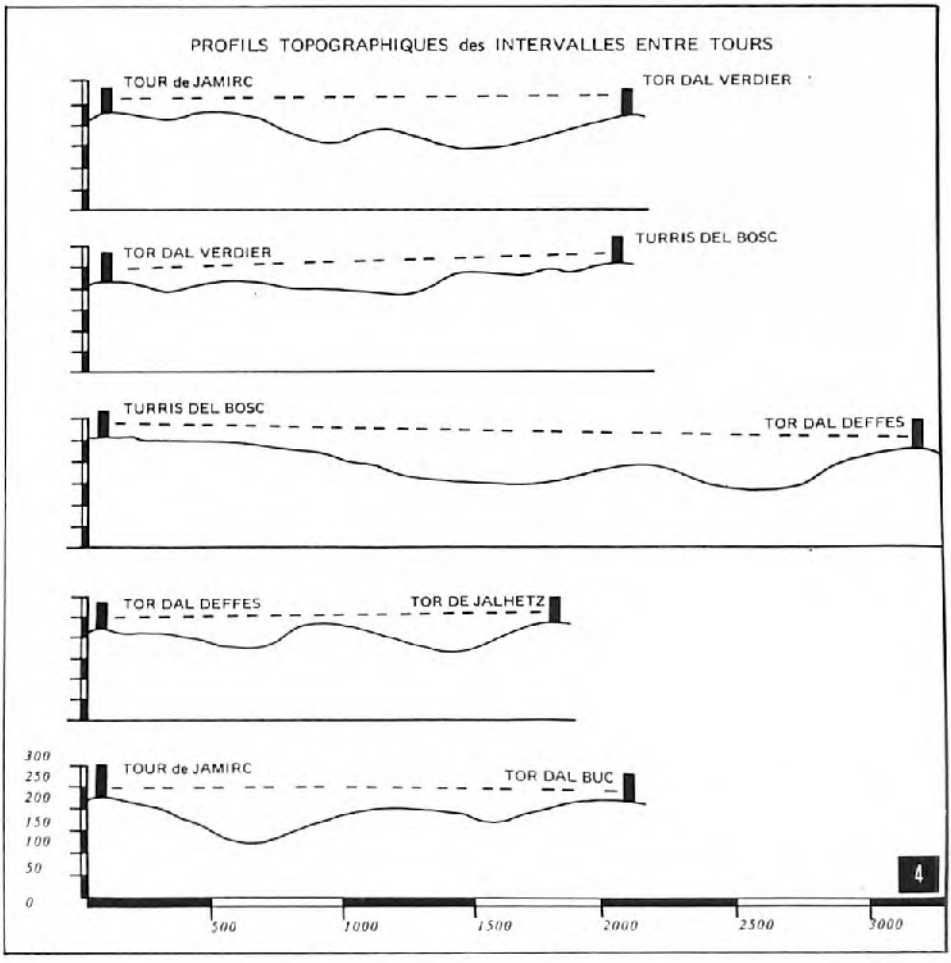
Liaison visuelle fondamentale du système de communications:

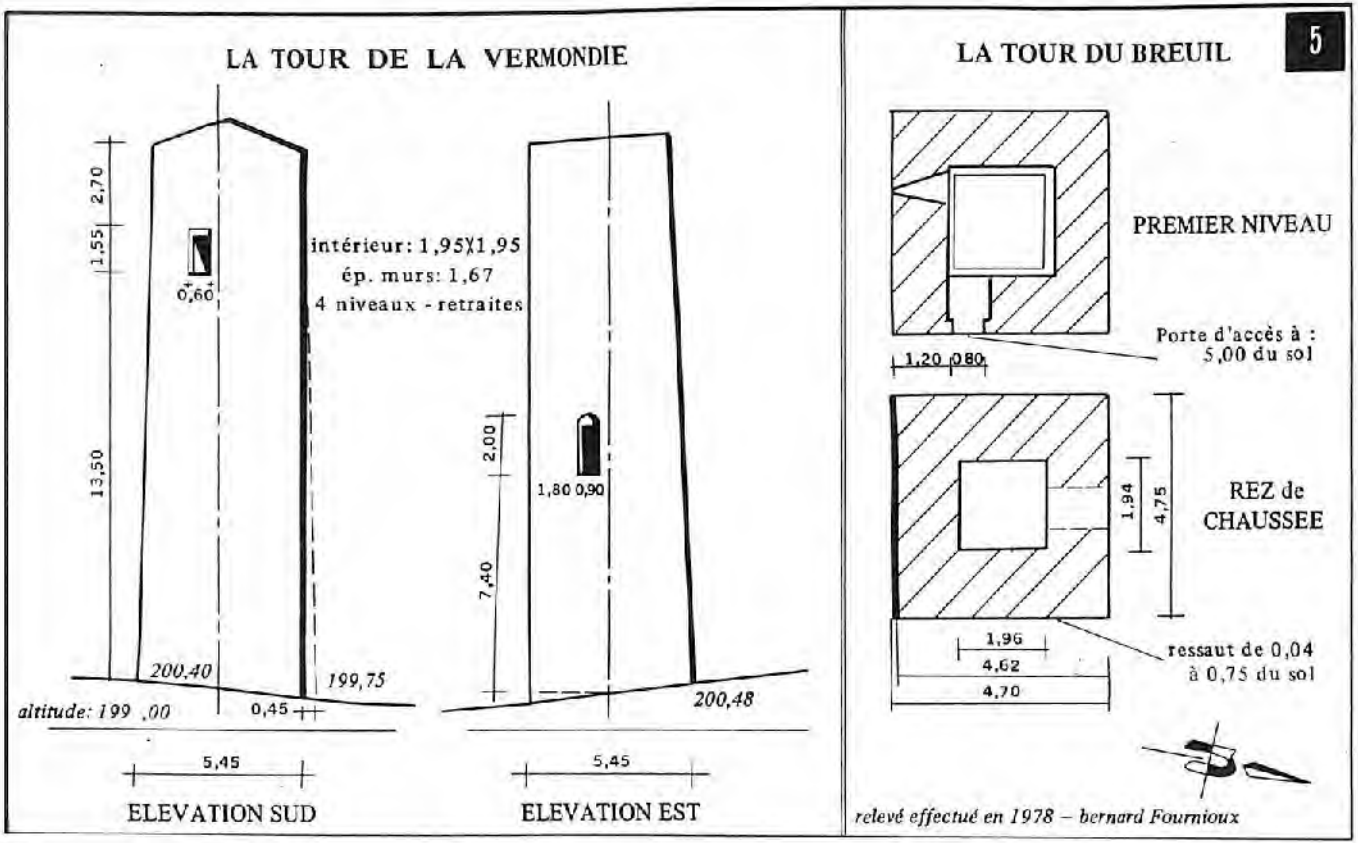
Liaison visuelle en relation avec les unités d'exploitation agricole, les habitats chevaleresques, et les centres paroissiaux englobés dans le district de la châtellenie:

portée visuelle optimum: ⟶




TOURS de GUET et de COMMUNICATION de la CHATELLENIE de MONTIGNAC
TURRIS de la BERMUNDIA
TOR DAL BRUELH
TOR DAL BRUELH
TOR DAL BUC
TOR DAL BUC
PEUCH de la GARDE
PEUCH de la GARDA
CASTRUM de MONTIGNAC
PROFILS TOPOGRAPHIQUES
DES INTERVALLES ENTRE TOURS
TOUR DAL BUC
TOUR de BEAULIEU
TOUR de BEAULIEU
FORTALICIUM de COULONGES
250
200
150
100
50
0
500
1000
1500
2000
2500
3


PROFILS TOPOGRAPHIQUES des INTERVALLES ENTRE TOURS
TOUR de JAMIRC
TOR DAL VERDIER
TOR DAL VERDIER
TURRIS DEL BOSC
TURRIS DEL BOSC
TOR DAL DEFFES
TOR DAL DEFFES
TOR DE JALHETZ
TOUR de JAMIRC
TOR DAL BUC
300
250
200
150
100
50
0
500
1000
1500
2000
2500
3000
4

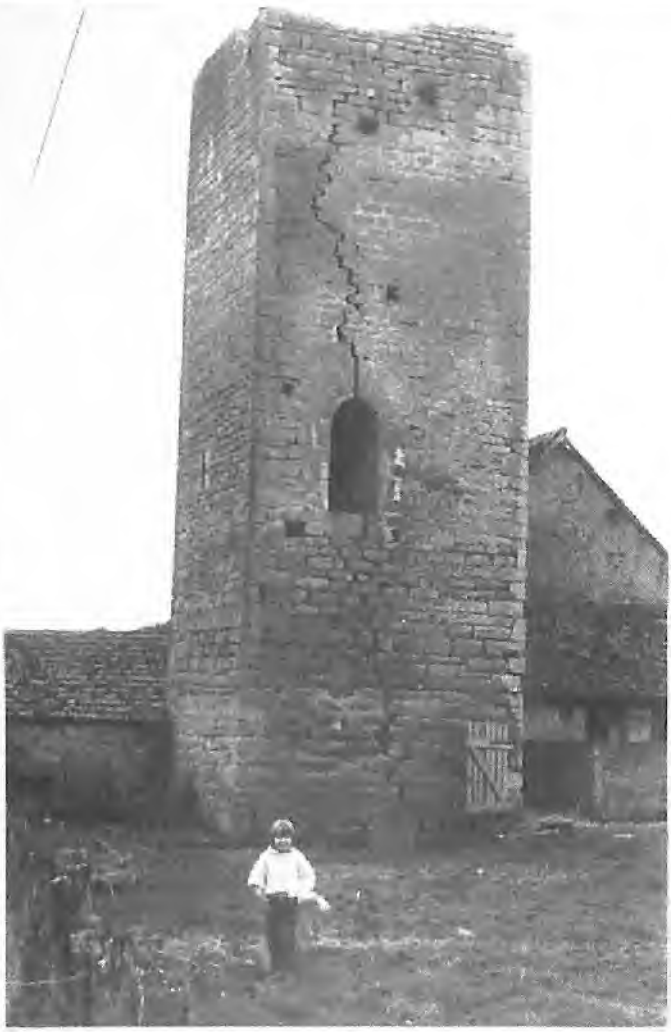

LA TOUR DE LA VERMONDIE
5
2,70
1,55
0,60
13,50
intérieur: 1,95X1,95
ép. murs: 1,67
4 niveaux - retraites
200,40
199,75
altitude: 199 ,00
0,45
5,45
ELEVATION SUD
2,00
1,80 0,90
7,40
200,48
5,45
ELEVATION EST
LA TOUR DU BREUIL
PREMIER NIVEAU
Porte d'accès à :
5,00 du sol
1,20 0,80
1,94
4,75
REZ de
CHAUSSEE
1,96
4,62
4,70
ressaut de 0,04
à 0,75 du sol
relevé effectué en 1978 – bernard Fournioux

6

VUE PANORAMIQUE DE LA CHATELLENIE DE MONTIGNAC (du Sud-Ouest au Nord-Est)

DISTRIBUTION TOPOGRAPHIQUE des TOURS de GUET

LA TOUR DU BREUIL



Comme nous pouvons le constater, la stabilité de cette tour de guet s'avère aujourd'hui particulièrement menacée, par une faille importante sur sa face Est et par une ouverture inopportune faites au R.C. sur sa face Nord). Il est donc urgent que l'indifférence cède la place à une prise de conscience. (B.Fournioux).

ELEVATION EST

7

LA TOUR du BREUIL

B

que ces différents refuges et le cheminement qui les reliait à la civilisation soient imperceptibles dans le paysage pour revêtir toute leur efficacité et remplir pleinement leur fonction. Un texte de 1397 est à ce propos fort explicite. Il nous rapporte que le lieu de retraite, *cluzello sive caverna subterraneam*, de 23 paysans menacés ayant été découvert, ceux-ci devaient périr asphyxiés par feu de soufre [14].

On relève sur le terrain les possibilités d'une connexion visuelle de ce dispositif défensif avec un réseau anachronique de postes de guet monolithiques et de forts troglodytes en étroite relation, jalonnant en amont de Limeuil le cours de la Vézère. Il serait par conséquent surprenant qu'Alphonse de Poitiers ayant par personne interposée la maîtrise de la majeure partie des espaces s'articulant autour de la Vézère, n'ait pas profité de l'opportunité d'une telle association, favorisant ainsi un accroissement substantiel de son potentiel stratégique. La répartition géographique des possessions du seigneur de Montignac, son vassal-lige, ne pouvait en effet que le prédisposer à de telles considérations.

Certains noms de lieux, habitats et chemins publics implantés à la périphérie de ces tours devaient répercuter l'écho de leur fonction primitive. Ainsi en témoignent le *fasion* de *la garda* attesté en 1304 [14], le *mansum de la garda* confrontant la *tor dal deffes* en 1352 [16], le *podium de la garda* en 1484 [17] servant d'assiette à l'une de ces tours, le *tènement de la garde et le chemin de la haulte garde en 1686*, [18] le *barry de Beynaguet* en 1484, faubourg de Montignac surplombé par deux postes de guet en liaison visuelle, *le tènement de la garde* situé non loin du *fortalicium* de Coulonges en 1667 [19], *la plaisse appelée de la guarde* en 1667 [20], le lieu de la garde non loin de la tour du Bos en 1632 [21].

Lorsque le système perdit sa raison d'être, certaines de ces tours furent alors inféodées à de simples chevaliers gravitant dans l'orbite châtelaine de Montignac. C'est le cas précisément des tours de *la Bermondia* [22], *del Bost* [23], de Beaulieu et du Pouget ; cette inféodation n'avait pu s'opérer qu'après 1314, car à cette date ces tours ne figuraient pas encore parmi les fiefs et arrières-fiefs de la châtellenie [24], elle devait être par ailleurs antérieure à 1348 pour au moins l'une d'entre elles : La Vermondie. La première de ces tours était détenue par un lignage aristocratique éponyme faisant partie dès la fin du XIII[e] siècle de la caste des *milites castri* de Montignac, Pierre Bermundi s'en intitulait *dominus* en 1348 [25]. La seconde était devenue le

14. Arch. Dép. Dordogne, CC 69, FF 33, FF 184, fo 150.
15. Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 696
16. Arch. Pyr. Atlantiques, E 662.
17. Arch. Dép. Dordogne, 2 E 1828/14-17.
18. Arch. Dép. Dordogne, 2 E 1828/33.
19. Arch. Dép. Gironde, C 4189.
20. Ido.
21. Arch. Dép. Dordogne, A 92.
22. Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 611.
Aymeric Bermon prêta en 1395 hommage-lige au comte de Périgord pour la « turris » de la « Bermondia ».
23. Arch. Dép. Pyr. Atlantiques
24. Arch. Dép. Dordogne, 2 E 1825/15, 1 et 2
25. Arch. Dép. Dordogne, 1 Mi 234, fo 41.

fief de Raymond del Bosc donzel de la paroisse d'Auriac en 1361 [26], Bertrand de Beaupuey escuyer prêta en 1513 hommage-lige en raison de l'*houstel noble nomé la tour du Bost* [27] tandis que Jehanne sa fille en sera l'héritière et la dernière détentrice aristocratique en 1541 [28]. La tour del bosc devait s'estomper dans l'ombre du passé ; en 1691 on ne mentionnait plus que le lieu où elle était « anciennement » bâtie. La troisième tour etait détenue par un lignage chevaleresque portant le même nom qui devait s'éteindre en 1402 dans la personne de Mathe de Beaulieu domicella ; cette tour devait avoir une descendance dans une chapelle appelée *N.D. de lospital* en 1537, qualifiée d'*eyriaux* en l'an II [29]. La dernière de ces tours constituait en 1499 le siège d'une seigneurie [30] et même si Belleyme, géographe du roi, la mentionne encore au XVIII[e] siècle, elle n'a toutefois imprimé dans la mémoire collective aucun indice de son existence. Quant aux *tor de Jalhetz, tor dal deffes, tor dal bruelh, tor dal buc, tor dal verdier,* elles s'inscrivaient toujours en 1383, dans l'espace domanial du seigneur de Montignac, comte de Périgord [31]. Outre leur caractère symbolique, elles assurèrent sans doute encore, en raison des circonstances conflictuelles, un rôle de refuge. Les trois premières sont perceptibles dans le paysage rural de cette ancienne châtellenie, en revanche les deux dernières ont été gommées à tout jamais, mais ont pu cependant être localisées ayant cristalisé autour d'elles un habitat et laissé ainsi leur empreinte dans la toponymie : la *tor dal buc* en 1686 n'était plus qu'un souvenir conservé dans la dénomination d'une terre périphérique appelée *claux de la tour* [32] ; le *repayria del verdier* quant à lui attesté en 1484 [33] se composait en 1754 d'une maison de maître appartenant à un conseiller du roi et lieutenant général dans l'élection de Sarlat, cette structure ayant sans doute phagocyté la plus ancienne. Les emplacements des tours disparues de la Rochefocald, du Chapial, du Jarripigier, du Puy de la garde ont pu être repérés avec une certaine précision bien que n'ayant laissé aucune trace apparente au sol.

La codification de l'information transmise ne nous est pas connue. Cependant, des systèmes similaires particulièrement bien documentés à ce sujet, nous éclairent sur ces pratiques [34] : en Auvergne par exemple, dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, les guetteurs en faction sur le Puy de Crouelle, étaient chargés de diffuser l'alerte en agitant des bannières de haut

---

26. Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 611 ; Arch. Dép. Dordogne, 1 MI 234, fo 42. Raymond de Bosc est qualifié en 1466 de « dominus » de la « domus sive turre del bost ».
27. Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 770.
28. Arch. Dép. Dordogne, 2 E 1828/10-14, 2 E 1828/14-38 (1608), 1 MI 153, fo 164 — Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, B 1791, fo 40.
29. Arch. Dép. Dordogne, Q 313, n° 9. **Bull. Soc. Hist. et Arch. du Limousin,** t. XLI, 1894. « hostel noumé la chapelle de Bouley », 1464.
30. Arch. Dép. Dordogne, 2 E 1852/77 - 1 et 2 ; Bull. Périgord, t. 36, 1909, p. 322.
31. Arch. Dép. Pyrénées Atlantiques, E 776, E 692.
Arch. Dép. Dordogne, 2 E 1852/61-6, le ténement de Jallet fut arenté en 1464 par Alain d'Albret alors seigneur de Montignac.
Arch. Dép. Gironde, C 2247, la tenance del Breuilh dans la paroisse de Thonac relévait de la seigneurie de Belcayre, ancien repaire d'un damoiseau éponyme mentionné dans les textes à la fin du XIIIe siècle, les mas « de briolio », « del verdier » et « del buc » sont attestés en 1304.
32. Arch. Dép. Dordogne, J 307.
33. Arch. Dép. Dordogne, 40 H 4, III E 2183.
34. HIGOUNET (Charles), « Esquisse d'une géographie des châteaux des Pyrénées Françaises au Moyen Age » dans **Paysages et villages neufs.** Voir également **Bull. Monumental,** 1852, pp. 524-526.

en bas *penuncellos sive banerias* [35], tandis qu'à Périgueux, les gardes placés au sommet des différentes tours de guet, utilisaient des instruments sonores (olifan, trompe métallique). Ces procédés étaient toutefois fort anciens, puisque Tite-Live relate l'existence de ces tours de communications en Espagne, aux temps des guerres puniques, *multas et locis altis positas turres Hispania habet, quibis et speculis et propugnaculis adversus latrones utuntur* [36]. En 1176, Raymond Bérenger I^er^ dans les « usatges » de Catalogne parle de signaux par feux comme d'une ancienne coutume. D'après l'ordonnance de Pierre IV roi d'Aragon en 1344, les signaux nocturnes s'effectuaient à partir d'un *faro* et les émissions diurnes par l'utilisation d'un *fumi* [37]. A Montségur les nouvelles se propageaient par des feux [38]. Une ordonnance royale de don Pèdre IV en 1384 réglemente avec beaucoup de précisions le mode d'exécution de ces feux, leur durée, leur nombre, en fonction de la nature et de l'ampleur de l'incursion [39]. En ce qui concerne le dispositif d'alerte de la châtellenie de Montignac, signaux visuels et sonores ont été utilisés conjointement.

Les textes n'explicitent pas de manière formelle la genèse de cette organisation défensive. Mais, l'histoire événementielle en recèle les signes annonciateurs et la conjoncture politique périgorde du XIII^e^ siècle produit à l'appui les pièces justificatives les plus dissuasives. Le roi-duc devait en effet conduire une politique méthodique d'extension de son aire d'influence en amont de Bergerac de nature à préoccuper la partie adverse. En s'emparant peu avant 1242 du castrum de Limeuil place alors sous la suzeraineté d'Alphonse de Poitiers [40], il s'assurait le contrôle stratégique de la confluence Dordogne-Vézère et ouvrait de nouveaux horizons à ses ambitions, ce qui ne pouvait laisser indifférent et inactif Alphonse de Poitiers. Dans le prolongement de son action, il entreprenait la consolidation des positions acquises, par la prise des castra de Bigaroque et Belvès dès 1242 : il effectuait en 1254 une progression dans la zone d'interfluve Dordogne-Vézère jusqu'à Meyrals [41] en lisière des importantes unités féodales de

35. Arch. Dép. Puy-de-Dôme, 4 G 588, fo 181 vo.
FOURNIER (Gabriel), « La défense des populations rurales... », dans **actes du 90e congrès national des sociétés savantes, Nice, 1965, p. 159.**
36. RATHEAU, « Mémoire sur les tours d'observation ou de signaux... », dans **congrès archéologique de France,** 1866, pp. 421-436.
37. **Congrès archéologique de France,** 1868, pp. 251-253.
38. Cazenave (A.), « Les cathares en Catalogne et Sabarthès », dans **Bull. Phil. et Hist. du C.T.H.S.,** 1969, vol. I, p. 427, note 4.
39. POUS (Anny de), « Les tours à signaux du Conflent », dans **Etudes Roussillonnaises,** 1951, 3 et 4.
POUS (A. de), « Architecture militaire occitane IXe-XIVe siècles », dans Bull. archéologique du C.T.H.S., 1969, p. 103.
POUS (A. de), « Les tours à signaux des vicomtés de Castelnou et de Fenollède au XIe siècle », dans **Bull. Monumental,** t. CV, 1947, p. 249.
40. MAUBOURGUET (J.-M.), **« Le Périgord méridional des origines à l'an 1370,** thèse doctorat, Bordeaux, pp. 112, 116, 135, 189, 192. Lors de sa prestation d'hommage-lige en août 1242, Geoffroy « dominus » de Montignac promet à Alphonse de Poitiers de lui rendre le même devoir féodal pour le castrum de Limeuil, alors occupé par les Anglais, lorsqu'il parviendra à le recouvrir.
Arch. Pyr. Atlantiques, E 770. Arch. hist. du département de la Gironde, t. 29, 1894, p. 282.
Le 24 mars 1261, Renaud, seigneur de Montignac, reçut l'hommage pour les castrum et castellania de Limeuil et l'honor de Cendrieux.
41. GARDELLES (Jacques), Les châteaux du Moyen Age, dans La France du Sud-Ouest. Biblio. de la Société Française d'Archéologie, p. 31.
MAUBOURGUET (J. M.).

Montignac-sur-Vézère [42] et Beynac-sur-Dordogne[43]. En raison de cette avancée extrême, les positions de ces deux castra devaient revêtir une importance capitale ; leur rôle prépondérant devenait évident dans la stratégie Alphonsine, pour faire obstacle à tous projets d'infiltrations plantagenaises dans le Périgord oriental, sur des territoires jusqu'alors épargnés. L'inscription du castrum de Montignac sur l'itinéraire des enquêtes administratives d'Alphonse de Poitiers entre 1249-1271, démontre bien toute la considération qui lui était alors réservée [44]. Une missive alphonsine s'avérait à ce sujet très significative en donnant en 1269 au seigneur du lieu du *dilectus et fidelis meus*. On sait par ailleurs qu'Alphonse de Poitiers, hostile au traité de 1259 et peu respectueux de ses clauses devait réagir par la fondation d'un semi de bastides destiné à établir un glacis de protection au sud de la province (1255-1270) et devait s'employer à ériger des *fronts* de défense dans l'Agenais [45]. Les comtes de Périgord et les vicomtes de Limoges dans le dernier quart du XIII[e] et le premier quart du XIV[e] siècle s'associèrent à ce mouvement de fondation de bastides, illustrant ainsi parfaitement cette lutte d'influence permanente que se livrèrent par personnes interposées Plantagenets et Capétiens [46]. Le seigneur de Montignac, homme-lige d'Alphonse de Poitiers, devait à son tour se trouver en prise directe avec l'administration ducale, cherchant à s'approprier l'importante succession de Bergerac, cela entraîna de violents affrontements dès 1254 [47], incitant par là même Alphonse de Poitiers à conforter ses positions. Sur cet horizon politico-stratégique précaire, Alphonse de Poitiers se profilait à l'évidence comme l'inspirateur, voire l'instigateur-potentiel de cette organisation défensive originale inscrite dans la circonscription féodale de Montignac, la chronologie de la mise en place de ce système ne pouvant se situer qu'entre 1242 et 1271.

Nous n'avons pu détecter dans le paysage monumental de cette province de dispositif similaire empreint d'une telle envergure politico-stratégique, tout au plus avons-nous pressenti dans la toponymie, des survivances éparses de micro-systèmes d'autodéfense investis d'une mission restreinte et localisée [48]. Cependant, les archives de la ville de Périgueux plus prolixes en cette matière font état en 1382-1383, d'hommes mis en faction

---

42. Arch. Nationales, J. 190, no 16.
Arch. Dép. Pyr. Atlantiques, E 838 (1308).
Renaud de Pons prêta hommage pour Montignac, au roi de France en août 1227, et Geoffroy son fils à Alphonse de Poitiers en 1242, 1249. Cet hommage fut prêté en 1310 à Philippe le Bel.
43. L'hommage pour Beynac était prêté au comte de Toulouse en 1238 et 1255.
44. D'après MOLINIER (Auguste), Enquêtes administratives d'Alphonse de Poitiers — arrêts de son parlement tenu à Toulouse et textes annexés, 1249-1271, p. XXI.
45. HIGOUNET (Charles), « bastides et frontières », dans **Paysages et villages neufs,** pp. 120-121, 128.
LAVEDAN (Pierre) et HUGUENEY (Jeanne), **L'urbanisme au Moyen Age, biblio. de la Société Française d'Archéologie, pp. 78, 82, 87.**
46. LAHARIE (Muriel), **Le pouvoir comtal en Périgord...,** t. I, p. 105.
47. TRABUT-CUSSAC (J.-P.), L'Administration anglaise en Gascogne sous Henry III et Edouard I de 1254 à 1307, dans **Mémoires et documents publiés par la société de l'Ecole des chartes,** pp. XXXVIII, XXXIX. Renaud seigneur de Montignac et Marguerite de Turenne son épouse furent expulsés par Henri III de l'héritage de Bergerac échu à Marguerite, Bergerac avait été saisi et donné par le roi-duc à l'un de ses fidèles (Rôles Gascons, T. 4512).
48. Muriel LAHARIE émet l'hypothèse d'un système de surveillance et de défense comtales dans Occupation du sol et peuplement en Périgord, sous la direction de Charles Higounet, pp. 71-72.

sur les hauteurs environnantes de l'agglomération *per guardar las gens* [49], elles nous informent par ailleurs de l'institution d'un service de guet et de communication assuré en permanence *lo jorn e la nuech* par des sentinelles, à partir des tours de la ville et de son chemin de ronde *corredor* [50]. Les tours de guet de la châtellenie de Montignac sont à mettre en parallèle avec les tours de l'enceinte villageoise subcastrale de son chef-lieu. En effet ces deux ensembles résultaient à l'évidence d'une même conjoncture défensive. De fonction et de conception semblables, ils se différenciaient cependant par leur destination, l'un se référant à une volonté de protection de la population rurale, l'autre desservant les aspirations d'une communauté villageoise. Si la vocation originelle des tours de guet de la châtellenie de Montignac devait à court terme s'altérer pour se limiter à des objectifs plus modestes, en revanche la fonction initiale de celles de la *villa* de Montignac devait se maintenir en raison des épisodes successifs d'instabilité, guerres de religion, frondes, jacqueries, affectant davantage les centres administratifs et économiques que leur circonscription territoriale.

Au terme de cette étude, apparait indéniablement l'intérêt qu'il y aurait à scruter le territoire des castra du premier âge féodal ayant constitué de toute évidence les centres de gravité de structures auxiliaires. De plus, les olifants de terre cuite découverts sur des sites d'habitats chevaleresques périgourdins peuvent trouver dans ce contexte leur véritable signification [51].

B. F.

49. Arch. Dép. Dordogne, CC 68, CC 59.
Au Puy-Abri d'où l'on dominait l'agglomération de Périgueux avaient été placés des hommes en armes en 1340-1341, afin de surveiller l'approche d'ennemis provenant du sud-ouest et se dirigeant selon les rumeurs vers la garde.

50. Arch. Dép. Dordogne, CC 48, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74.
Les comptes de l'administration des maires et consuls de Périgueux font mentions du salaire attribué à 7 bourgeois devant présider le guet en 1346, de la présence de deux hommes chargés du guet sur l'une des tours de la ville en 1352-1353, des gages des guetteurs en 1375-1376, de la construction de guérites en bois (lopga alias lobga) sur les différentes tours, de l'achat d'étoffes (de grela de Poitiers et de pers) pour l'habillement des guetteurs en 1407-1408, de la réparation d'une trompette de guetteur en 1420-1421, des frais de chandelles utilisées par les patrouilles nocturnes en 1366-1367, du trompette chargé matin et soir de réveiller la garde, de la cloche du consulat appelant les hommes au guet, des consuls chargés à tour de rôle de la direction du guet une nuit par semaine.

51. L'usage de l'olifant (tuba) en Périgord est attesté en 1369 (entre autres) pour les proclamations publiques d'origine seigneuriale et consulaire.

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord — Tome CXVI — Année 1989

Diolindum

par Christian BOURRIER

L'identification moderne de cette mansio[1] *portée sur la table de Peutinger*[2] *a toujours donné lieu à de nombreuses controverses. La ville de Lalinde est-elle l'héritière de l'antique Diolindum* ? Certains historiens le pensent mais rien n'est moins sûr. Ce que nous pouvons certifier c'est que Lalinde n'a pas gardé le nom du fondateur de la bastide : Jean de La Linde, sénéchal anglais.

Une paroisse existait déjà bien avant 1267, date de la fondation et portait déjà ce nom.

La ressemblance des deux noms peut toutefois être un indice de recherche. L'évolution du latin puis des langues occitanes a modifié bien des prononciations. Les scribes lors des transcriptions sur les premiers documents ont eux aussi interprété bien des noms de lieux ou de personnes. Ainsi trouvons-nous Lalinde écrit au XIIIe siècle *La Linde, la Lynde, La Linda, La Lyndia.*

Une langue est parlée à peu près identiquement par les hommes d'une même génération, mais subit certaines modifications en se transmettant d'une génération à une autre. C'est ainsi que l'évolution du langage a donné naissance aux langues romanes et aux différents patois. Il faut comprendre cette évolution pour faire un rapprochement entre le mot *Diolindum* et *La Linde.*

Entre l'écriture et le parlé la différence fut qu'on avait cessé de bonne heure de faire entendre le *m* final (*Portam, murum, turrem*, etc., prononcé *porta, muru, turre*). *Diolindum* devenu *Diolindu* se prononça finalement *Diolindo* ou *Diolinde*, la voyelle finale *u* devint *o* ou *e* suivant les régions (*Dunum, Dune*). Le langage peu à peu transformé a donné naissance à plusieurs dialectes dont, l'occitan parlé dans le sud de la France, lui-même divisé en patois légèrement différents. La permutation dialectale a pu

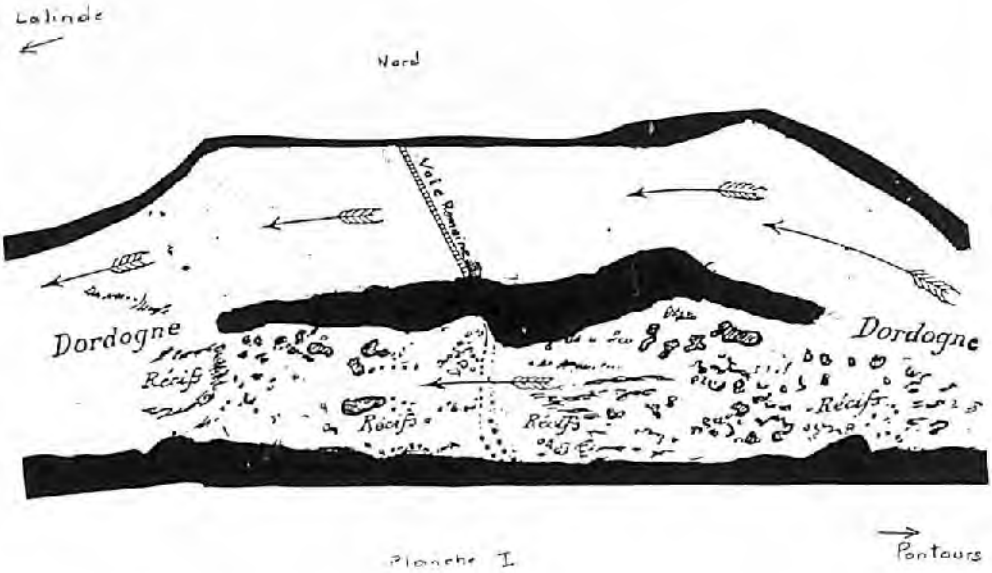


Planche I

Evolution possible du nom :

Vers 340	Etapes intermédiaires			Transcription XIIe et XIIIe	XXe
Diolindum	*Diolindo* *Diolindu*	*Liolindo* *Liolinde*	*Lolindo* *Lolinde*	*La Lindo* *La Linde* *La Linde* *La Lynda* *La Lyndia*	*Lalinde*

1 Stations, lieux de repos placés à certaine distance les uns des autres, le long des voies romaines.
2 Konrad Peutinger (1465-1547), humaniste allemand. Publia une copie médiévale de la carte des voies romaines dont l'auteur était un certain Castorius (vers 340), dite carte de Peutinger.
3 Edouard Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, librairie C. Klincksick, Paris, 1946.
4 Gabriel Roques. *Grammaire gasconne*. Paris-Bordeaux, 1913. Reprint Laffitte, Marseille 1977.
5 A. Cherpillard. *Dictionnaire étymologique des noms géographiques*. Edition Masson, Paris, 1986.
6 Voir *Bull. Soc. hist. et arch. du Périgord*. Tome 35, année 1908.

remplacer *Diolindo* par *Liolindo puis Lolindo*. Le *d* s'est permuté dans certains cas en *l dacryma-lacryma* en latin, *dentilho - lentilho* en gascon [3]. *Diolindum* devenu *Lolindo* se traduit en français *La Linde*. Le nom se serait donc écrit en deux mots, suite à la confusion de la syllabe *lo* à l'article *la*. Les noms de lieux soumis aux lois de la phonétique ont subis des modifications lors de leurs transcriptions sur les documents à partir du Xe et XIe siècles où le divorce fut total entre la langue parlée et le latin. La signification première n'étant plus perceptible il est nécessaire pour la retrouver d'effectuer une étude étymologique du nom.

— *Diolindum* semble être un mot d'origine gauloise composé de deux élements *Dio* et *Lindum*.

- *Dio* : diminutif de *(divona)* se retrouve dans de nombreuses rivières françaises : *La Dive, La Diosaz, La Dione, La Divone*. La ville étant bâtie au bord de la Dordogne, on pourrait retenir cette étymologie, mais ce mot peut aussi signifier *deux* comme dans *diota*, à deux oreilles (vase à deux anses) ou *dionimus*, à deux noms.

Gabriel Roques dans son livre *La Grammaire Gasconne* [4] soutient la thèse que le gascon est une langue antérieure au latin. Elle aurait donc donné naissance à nos dialectes régionaux et serait donc un dérivé du gaulois. En gascon, *deux* se dit : *dus*, ou *dios*.

- *Lindun* : apparenté au gaulois *Lindo* : eau, mare, étang, est d'origine pré-gauloise. *Lindum colonia*, la colonie du Lac, a donné *Lincoln*, ville de Grande-Bretagne, chef lieu du Lincolnshire sur la Witham. Dublin a une étymologie très proche : *Dub-Lin, Dubh-Linn* (étang noir). Linn a donné en breton *Lenn*, en gallois *llyn*, en cornique *Lyn* [5]. Cette racine se retrouve dans de nombreux noms de villes et de rivières d'Europe : la rivière *Linde* en Russie se jette dans l'*Iéna*. *Lindau*, une ville de Bavière bâtie sur trois ilôts du lac de Constance, a été nommée : *La petite Venise*. On trouve aussi *Lindesness* située sur la mer du Nord. *Linth* rivière suisse qui prend sa source dans les Alpes et se jette dans le lac de Zurich.

La traduction de *Diolindum* peut se faire : *Divine eau, Divine rivière*, ou *Deux eaux, Deux rivières*. Le passage de la voie romaine qui traversait la Dordogne à un endroit où se trouvent les îles partageant la rivière en deux, peut expliquer la seconde traduction (planche I).

En conclusion, il est probable, comme l'affirme le docteur Chaume dans son étude [6], que Lalinde soit bien le *Diolindum* de la table de Peutinger. Tout semble nous l'indiquer, les distances sur la table, l'étymologie du nom, la position de la ville sur la rivière, la topographie des lieux. Jusqu'à aujourd'hui aucune autre ville n'a pu être vraiment identifiée à cette *mansio* comme on peut le faire de Lalinde.

C.B.

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord – Tome CXVI – Année 1989

Une suite de la révocation de l'édit de Nantes

Notes présentées
par Alberte SADOUILLET-PERRIN et P. MAROUSEAU

Descendante de Périgourdins que la révocation de l'édit de Nantes avait poussés à s'exiler et qui sont allés jusqu'en Saxe, la famille Noack avait prié l'un de ses amis, M. Friedrich Kuhne, passionné d'études généalogiques, de rechercher la trace de ses ancêtres.

Ayant aidé M. Kuhne par mes connaissances personnelles, après avoir poursuivi sa quête sur place dans nos archives départementales et municipales, celui-ci a bien voulu m'en communiquer le résultat. Les pages dans lesquelles il le développe longuement, condensées et mises en forme par Mme P. Marouseau – qui a reçu plusieurs fois la visite de M. Kuhne aux archives départementales de la Dordogne dont elle assure la direction – me paraissent d'un intérêt leur permettant de trouver place dans notre Bulletin.

Du même ordre que le travail de notre disingué collègue M. Jean Valette en ce qui concerne le Bergeracois, celui de M. Kuhne a le mérite de projeter un peu de lumière sur le Sarladais où la situation des protestants, moins nombreux, est mal connue avant comme après la révocation.

A. S-P.

M. Friedrich Kuhne présente l'état de ses recherches sur les Lavergne de Péchautier et Lancepléne de Péguilhen partis entre 1685 et 1716 de Saint-Cyprien pour aller à Halle (Saale, ville prussienne depuis 1680, située actuellement en RDA). Jean de Lavergne est parti rejoindre en 1716 à Halle le frère de sa mère, Jean de Lasplène, sieur de Péguilhen. Mondine ou Mondane Lancepléne était originaire de Peiguilhen situé dans la commune de Castels.

Comme M. Kuhne ne manque pas de le constater, les sources présentent de graves lacunes entre 1660 et 1690, tant dans les registres paroissiaux de Saint-Cyprien que dans les actes notariés. Je n'y verrai pas comme lui que les familles Lancepléne de Péguilhen et Lavergne de

Elie PECHAUTIER de LAVERGNE
N ? à Saint-Cyprien
D 30.6.1737 à Halle

ép. Marie Mondane de LASPLENE-PEGUILHEN
D 23.12.1700 « nouvelle réunie »

Pierre DUFOUR
marchand
D 7.11.1729 à Leipzig

ép. Marie GLORAL
D 18.1.1728

Jean de LAVERGNE-PEGUILHEN
n 1684
émigré à Halle Saale le 15.5.1716
D 25.5.1749 à Halle

ép. Suzanne DUFOUR
N. 1707
D 28.1.1749

M. le 18.1.1728
à Leipzig

Guillon LAVERGNE
N 1695 (B. curé Castels)

Jean LAVERGNE
N 1698 (B. curé St-Cyprien)

Jeanne LAVERGNE
N 1700

Péchautier ont détruit les preuves écrites de leur appartenance à l'église réformée, ou que cette destruction ait été le fait de leurs adversaires en religion, les pères du prieuré. Plus vraisemblablement, les registres protestants et les minutes ont été conservés et mis en sûreté par un consistoire ou une famille protestante qui les détiennent peut-être encore.

Par une recherche très patiente, M. Kuhne a glané divers renseignements sur le comportement religieux des Lavergne. En 1695, Guillou, un fils d'Hélie Lavergne, est baptisé par le curé de Castels ; en 1698, un autre fils, Jean, est baptisé par le curé de Saint-Cyprien. Lorsque Mondine Lanceplène, sa femme, meurt en 1700, elle est dite « nouvelle réunie ». Ne disposant pas à l'heure actuelle de liste d'abjuration pour Saint-Cyprien, on ne peut garantir que les Lavergne avaient adhéré à la religion catholique. Jusqu'en 1670, les Lavergne comme les Lanceplène ont toujours été désignés comme étant de la R.P.R. [1], les Lanceplène étant enterrés au cimetière protestant de Saint-Cyprien. En 1669, lors d'un baptême, Jean Lavergne est refusé comme parrain, étant lui-même R.P.R.. Lors d'une échauffourée en 1669 provoquée par Montesquieu, sieur de Fages, ce Lavergne est blessé, un de ses parents tué, et leur neveu Samuel Galand, poursuivi. Or les Galand figurent dans les registres de Berbiguières.

En second lieu, ressortent les traits caractéristiques de leur milieu social. Ce sont des bourgeois. Hélie Lavergne figure sur la liste des bourgeois de Saint-Cyprien qui élisent le 4 septembre 1701 leur « trésorier » (sans doute le receveur des tailles) pour 1702. Avant 1671 et en 1695 on trouve le seul nom de Lavergne, en 1698, Hélie Lavergne se fait appeler sieur de Péchautier.

Il s'agit d'une famille d'apothicaires, dont les parents exercent le même métier – par exemple les Galand – les Lanceplène, qui depuis 1635 se font appeler sieur de Peiguilhen, sont semble-t-il issus de la même profession.

Le seul renseignement que l'on possède sur leur fortune est contenu dans une déclaration de récolte de l'été 1709. Hélie déclare que tout son blé provient d'une métairie et qu'il recueille entre 20 et 30 charges de blé chaque année, ajoutant néanmoins qu'au nombre de ses cinq enfants certains étudient à Bordeaux et à Montpellier... Cette indication permet de croire, comme le suggère M. Kuhne, qu'Hélie, dont on ne retrouve plus la trace après 1710, prépare son départ en Allemagne et doit vendre ses biens pour préparer sa succession (vu l'état des sources à notre disposition, il n'est pas étonnant que nous ne retrouvions ni acte de vente ni succession).

Pour réaliser son étude, notre passionné chercheur allemand a consulté les archives communales de Saint-Cyprien, les minutes notariales et les registres paroissiaux des archives départementales, notamment le registre R.P.R. de Berbiguières 1670-1682, enfin les séries de procès de la série B – sénéchaussée de Sarlat –. On peut seulement regretter qu'il n'ait pas poussé la perfection jusqu'à donner la cote de ses références, tout en rendant hommage à sa persévérance et à son discernement dans l'interprétation des données.

P.M.

1 Religion prétendue réformée

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.

Abel Coustillas raconte la poterie de Beauronne

Abel Coustillas est, aujourd'hui, l'héritier d'au moins cinq siècles de fabrication de poterie dans la vallée de la Beauronne, au nord de Mussidan. Au moins quatre générations de potiers Coustillas l'ont précédé dans cette vallée où la qualité de l'argile aura été à l'origine d'un centre potier, établi sur les communes de Beauronne et de Douzillac, aussi important que Sadirac à la veille de la Révolution.

Témoignage « ethnologique » autant qu'expression d'un désir de transmettre un certain amour de la terre, ce texte a fait l'objet d'une causerie en juillet 1988 au siège de la S.H.A.P.. Il est dû au dernier potier traditionnel de Beauronne.

Cet amour de la terre a amené A. Coustillas à collaborer à l'établissement d'un musée de la poterie de Beauronne au musée Voulgre à Mussidan, dans un ensemble de maisons de la Double reconstruites dans le parc.

La production céramique continue toujours à Beauronne au travers de poteries d'art et d'une fabrique de carreaux de sol.

Géographie : Dans la vallée de la Beauronne, sur la route 709 de Mussidan à Ribérac, l'on trouve Beauronne, commune de 450 habitants, qui se divise en plusieurs petits villages : Maine Moulin, le Ponteix, le Moulin de Beauronne, le Mas, le Terme, le Grand Boissonnie, et Faye qui reste encore le lieu de la poterie ancienne et des carrelages en terre cuite.

Cette petite vallée de la Beauronne sépare deux communes, Beauronne et Douzillac; de chaque côté de la Beauronne sont des coteaux dont le sous-sol est très riche en matières premières qui servaient à la fabrication des poteries et des carrelages en terre cuite.

Sur le côte gauche de l'aval de la Beauronne se trouvent aussi plusieurs petits villages appartenant à la commune de Douzillac où vivaient autrefois aussi des familles de potiers.

Géologie : Dans ce sous-sol (communes de Beauronne et Douzillac) se trouvent des argiles kaoliniques et réfractaires de première qualité connues mondialement et d'autres matières servant à composer ces argiles, pour la fabrication des faïences fines, des poteries communes, des tuiles, des carreaux en terre cuite appelées carreaux de Beauronne. D'autres matières sont des quartz de première qualité qui servent aujourd'hui à la fabrication du ferro-silicium, des sables feldsphatiques qui peuvent servir à la fabrication du verre, et dont les potiers de ces communes se servaient pour la fabrication de leurs vernis. Cette argile a d'autres propriétés, elle est thérapeutique, elle contient beaucoup de magnésium, de l'alumine, du cuivre, du fer, du manganèse, du phosphate, du soufre en petites quantités.

Extraction : Les potiers d'autrefois procédaient à un mode d'extraction très rudimentaire selon la situation des carrières, car pour chaque genre de fabrication il fallait avoir plusieurs sortes d'argiles, ce qui obligeait les potiers à avoir plusieurs carrières. Il y avait une très bonne entente entre eux; dans les villages, ils se groupaient pour l'exploitation de ces carrières. Une publication a déjà été réalisée, couvrant la période de 1730 à 1930 par Claude Lacombe et Jean-Claude Moissat avec ma collaboration. Cette publication n'est pas exhaustive, car après cette publication j'ai retrouvé moi-même sur la commune de Beauronne un tessonnier auprès duquel devait exister un atelier très important datant du Moyen Age, et il y a à penser que les potiers de Beauronne connus ont emboité le pas de ces anciens, car les formes que l'on retrouve sont les mêmes que celles du dernier potier connu à Beauronne.

Oui, Beauronne et Douzillac étaient un centre très important de poteries, car, à la veille de le Révolution 152 potiers étaient décomptés : 132 à Beauronne et 20 à Douzillac. En 1801, plus de 70 % de ces potiers ont disparu, il ne reste alors que 44 potiers : 24 à Beauronne et 20 à Douzillac. En 1811, la situation ne fait qu'empirer, 24 potiers seulement dont 9 à Beauronne et 15 à Douzillac. D'après un recensement retrouvé aux archives de la Dordogne datant de 1801 dans lequel j'ai retrouvé le nom de mes ancêtres, et il est prouvé que ces derniers ne travaillaient pas à plein temps à la poterie, la plupart étaient potiers et cultivateurs.

Exploitation et préparation de l'argile : Pour l'exploitation de ces argiles, comme il est dit précédemment, l'extraction se faisait surtout l'été au moment des grandes chaleurs, et en principe on exploitait pour un an à l'avance, de façon à ce que l'argile prenne le soleil de l'été et soit désagrégée par l'eau et le gel de l'hiver. Ce qui permettait que toutes les molécules les plus petites renfermées dans cette matière puissent éclater. Pour la préparation, chaque potier, ayant participé à l'élaboration de cette matière, allait chercher ce dont il avait besoin. Cette argile était ressséchée, mise dans une fosse de $2m^2$ et mouillée selon l'homogénéité de ce qu'ils voulaient obtenir; ensuite venait le marchage qui consistait à fouler la terre avec les pieds. C'était un genre de malaxage car les machines n'existaient pas; ensuite était mise une poutre en bois de 30 cm de large et de 20 cm d'épaisseur sur le travers de cette fosse, et le potier mettait de la terre par portion de 10 à 20 kg. Au moyen d'un outil appelé le *coutre* (un genre de couteau non

tranchant), il coupait cette terre jusqu'à ce qu'elle soit bonne pour la fabrication.

Nouveau procédé de fabrication de l'argile : A partir de 1900 sont arrivés les malaxeurs, ce qui a facilité ce dur travail des potiers. Ce malaxeur n'était autre qu'une cuve en bois de la grosseur d'une barrique mise debout, dans laquelle était planté un arbre en fer avec des pales en fer également et, au-dessus de ce fer, était fixé horizontalement un arbre en bois de 4 m de long environ, avec des brancards où l'on pouvait atteler un mulet ou une vache; ces derniers tournaient en rond autour de cette cuve, ce qui permettait le malaxage de la terre.

Ce que l'on appelle les poteries de Beauronne : On retrouve à Beauronne et à Douzillac toutes sortes de poteries depuis la faïence grossière jusqu'aux poteries communes : pots à graisse, terrines à pâté, cruches à huile, cafetières, casseroles et les fameux épis de faîtage encore présents sur certaines maisons : à Beauronne et Douzillac, 50 % des maisons avaient un épi de faîtage mais ces derniers ont été détruits par les chasseurs (ils leur servaient de cible au retour de la chasse). Pour la fabrication de toutes ces pièces, c'était le tour connu de tous, mais ces derniers n'étaient pas comme ceux d'aujourd'hui, ils étaient actionnés soit au bâton soit au pied.

Préparation des vernis : Jusqu'à 1870, l'oxyde de plomb n'existait pas, il fallait donc utiliser de vieux plombs de récupération et les potiers l'oxydaient eux-mêmes ; c'était un très dur travail. Ce plomb brut était mis dans une chaudière en fonte appelée *peyrol.* On chauffait jusqu'à ce que le plomb devienne en fusion et au-dessus de ce métal en fusion, par l'air, une oxydation se produisait et cette couche était recueillie chaque fois que l'oxydation en était faite et cela durait au moins 24 heures pour obtenir 30 kg de poudre. Cette poudre obtenue était mélangée avec une proportion de sable quartzeux et alcalin; ensuite cette matière était mise à tremper dans de l'eau (environ 30 %) et était broyée dans une petite meule que l'on appelait meule à vernis et qui rendait ce mélange palpable après plusieurs heures de travail. Pour obtenir les couleurs, on ajoutait à cette matière soit du sulfate de cuivre, du manganèse ou de l'oxyde de fer, ce qui donnait différentes sortes de couleurs; le jaune était obtenu sans oxyde ; c'était les vernis au plomb. Pour les vernis à grès, ce qui était très rare à Beauronne et Douzillac, le plomb était exclu. Sa composition était une part infime de terre réfractaire alumineuse, d'argile d'alluvion, de carbonate de chaux et de cendres, mais ces derniers demandent une température de 1.200 degrés alors que, pour le plomb, la température n'est que de 980 à 1.000 degrés.

Les premiers fours : Les premiers fours étaient de simples foyers avec une grille en briques au-dessus de 4 m^3 environ ; pour l'enfournement, sur cette grille, était placée une première couche de poteries d'une épaisseur de 50 cm environ; cette opération faite, on construisait un mur de fermeture tout autour de la même hauteur; on allumait le feu avec du gros bois toute une nuit pour faire l'enfumage de façon à durcir les pièces de cette première couche pour pouvoir, le lendemain, renouveler cette opération et que les poteries, déjà enfournées, puissent supporter le poids des couches supérieu-

A. Coustillas dans son atelier s'apprête à tourner une pièce

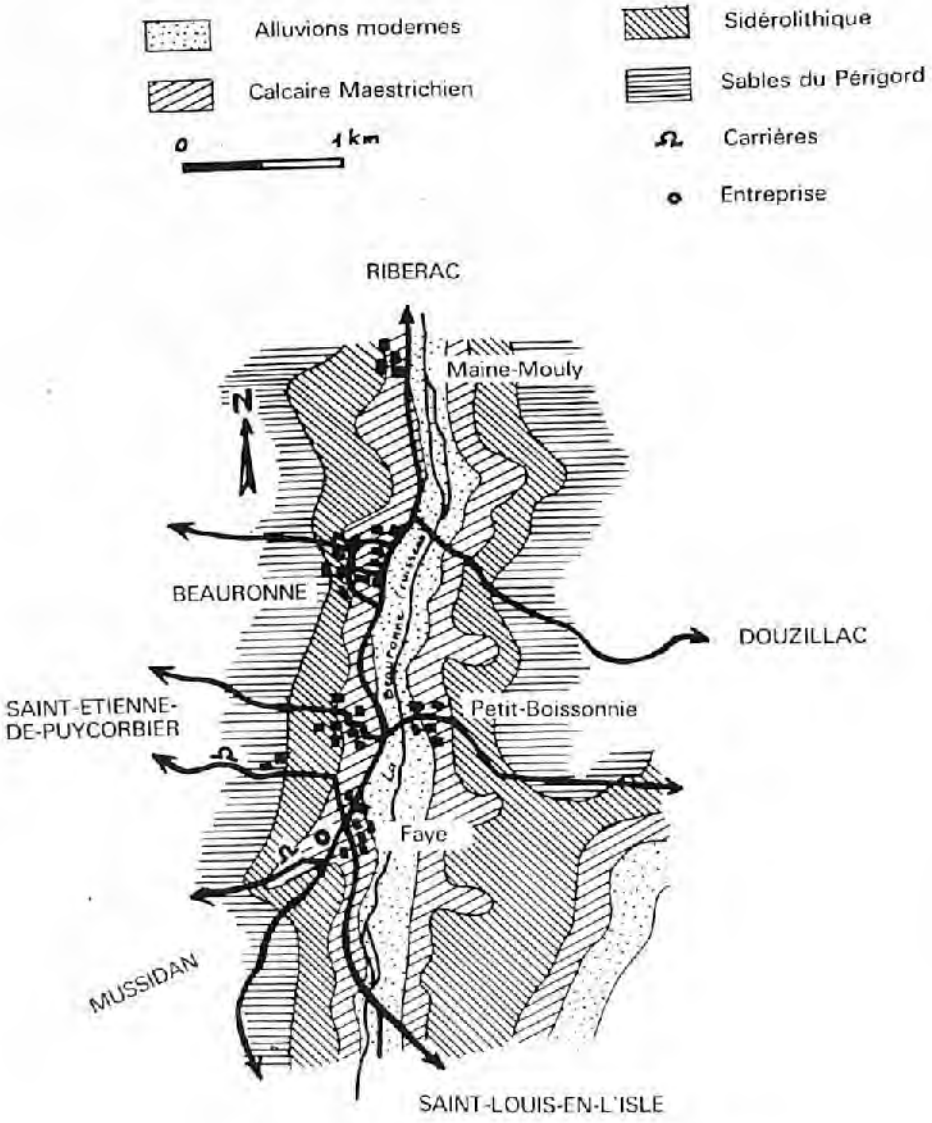
res. Le four était monté de cette façon jusqu'à 2 m environ de hauteur. Ensuite c'était l'allumage définitif qui durait 48 h environ.

Historique de la famille Coustillas : Dans ma famille, nous sommes potiers de père en fils depuis trois siècles et plus, car le père de mon arrière grand-père, né en 1818, était déjà potier, mon grand-père paternel, né en 1853, ne faisait pas que de la poterie, il était en outre grossiste en poteries et assurait le colportage des produits fabriqués à Beauronne dans toute la Dordogne et débordait sur les départements limitrophes. Mon père, né en 1883, se mit à la poterie dès son plus jeune âge, jusqu'à la déclaration de la guerre de 1914, où le marché était encore très important. Dès la fin de la guerre, l'apparition sur les marchés de la ferblanterie et du métal émaillé ont pratiquement obligé les potiers de Beauronne à fermer leurs portes. Moi-même, né en 1918, je n'ai connu que 4 potiers en activité dans les deux communes : au Petit Boissonnie, le Père Fénelon, mon père; à Faye, le Père Chevalier; et au Ponteix le Père Bosselie. Ayant quitté l'école à 12 ans, je me suis mis au travail avec mon père car ce métier me passionnait. C'était en 1930, mais, en quelques années, mon père a dû cesser toute activité à cause de la concurrence, et j'ai dû me reconvertir dans la maçonnerie et la ferronnerie. Cela a duré trois ans, ensuite dans la chaussure. En 1939, à l'approche de la guerre, nous avons dû, mon frère et moi, remettre l'atelier en route, mais ce fut de courte durée, étant prisonnier et déporté par la suite jusqu'en 1945 à la fin des hostilités. Là nous avons repris la poterie pour quelques années, les mêmes problèmes s'étant posés comme avant la guerre de 14.

La reconversion : A partir de 1947, nous nous sommes reconvertis dans les matériaux de construction, tuiles et briques, jusqu'en 1964. Nous avions construit nous-même une petite usine à Faye, de 600 m^2 de couverture ; malgré cela nous avons encore été surpris par la concurrence.

Nous étions sur le point de vendre notre affaire, mais à cette époque-là, la rénovation des vieux monuments classés tels que les châteaux de Pau, de Bourdeille, de Beynac, et les vieilles demeures nous a donné l'idée de faire des carreaux de terre cuite. Là ce fut la ruée vers l'or, nous nous sommes vus avec deux ans d'avance de commandes, car personne ne pouvait faire ce matériau mécaniquement. Il fallait tout le faire manuellement et donner les couleurs et la même structure que les matériaux déjà existants dans ces demeures. Pour obtenir ces couleurs, nous étions obligés de mélanger plusieurs argiles à partir de l'argile blanche et de la rouge pour obtenir ces couleurs et un autre gros avantage pour nous était d'avoir des fours à bois. Très souvent pour obtenir des carreaux de restauration ou des carreaux flammés, il fallait changer d'essences de bois, les résineux et les taniques ne donnaient pas les mêmes résultats. Tout ce que je vous explique là n'est qu'une partie des problèmes que l'on trouvait en cours de fabrication, mais c'est par des fautes que nous arrivions à maîtriser notre matière.

Conclusion : Tout ce que je vous ai dit n'est qu'un bout de chemin de la vie des potiers. Dans les villages où étaient les potiers, se passaient de grandes veillées au moment de la chauffe des fours; je me le rappelle, étant tout gamin, les gens du village, surtout pendant les longues veillées d'hiver,



Géologie de la vallée de la Beauronne

venaient tenir compagnie aux potiers; les femmes filaient la laine, la chaleur du four donnait beaucoup plus de possibilité à la laine pour s'étendre. Les hommes, pendant ce temps-là, racontaient des histoires ou faisaient cuire des chataîgnes, des pommes et tout le monde buvait du cidre.

Tout ça n'est qu'un bon souvenir que je garde dans ma mémoire et j'aimerais que certains jeunes puissent vivre encore ces moments-là.

A. C.

BIBLIOGRAPHIE

COUSTILLAS A. (s.d.) : *La poterie à Beauronne au XIXe siècle.* Inédit, dactylographié, 3 p.

COUSTILLAS A. et THEIL F. (s.d.) : *L'atelier de poterie Coustilles, à Faye, commune de Beauronne.* Inédit, dactylographié, 59 p.

LACOMBE Cl. et MOISSAT J.Cl., avec la collaboration d'A. Coustillas et R. Cruège (1983). *Deux siècles de céramiques périgourdines. 1730-1930.* Catalogue de l'exposition du Musée du Périgord, p. 24-29.

LACOMBE Cl. (1986) : Une tessonnière des XIIIe-XIVe siècles à Planèze, commune de Beauronne. Premiers résultats. *Documents d'Archéologie Périgourdine,* tome 1, p. 55-56.

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.

DOCUMENTS D'ARCHIVES (NOTAIRE CANDILHON) (BEAURONNE)

7 niv. an VI (1801)	Pierre Luret, garçon thuillier demeurant audit lieu de Beauronne	3E 7096 N° 6
19 niv. an VI	Jean Patissou, potier patenté demeurant au bourg de Beauronne	3E 7096 N° 19
21 niv. an VI	Jean Carrier, dit maître, potier patenté demeurant au lieu de Pontey, commune de Beauronne	3E 7096 N° 20
7 vent. an VI	Simon Bugeade, potier patenté demeurant à Tournelis, commune de Douzillac	3 E 7096 N° 47
14 vent. an VI	Jean Meyzonnade, fils de Pierre, garçon potier demeurant au Petit Boissonnie, commune de Douzillac	3 E 7096 N° 57
9 germ. an VI	Jean Laval, dit Terme, potier Jean et Antoine Laval aussi potiers et laboureurs demeurant ensemble à Boissonnie, commune de Beauronne	3 E 7096 N° 60
18 germ. an VI	Jean Coustillas, garçon tuillier demeurant à La Vidalie, commune de Douzillac	3E 7096 N° 65
20 flor. an VI	Jean Galet, dit Ponteix, potier patenté demeurant au moulin de Beauronne commune de Douzillac	3E 7096 N° 86
23 flor. an VI	Laurent Coustillac, potier patenté demeurant au Grand Boissonnie commune de Beauronne	3E 7096 N° 87
24 flor. an VI	Simon Bugeade, fils de Jean, potier patenté demeurant à Thoumely, commune de Douzillac	3E 7096 N° 89 N° 90
29 flor. an VI	Pierre Dessaigne, potier patenté demeurant au moulin de Beauronne « laboureur » dans un acte du 15 niv. an VI N° 13	3E 7096 N° 93
29 prair. an VI	Jean Gabet, potier demeurant au moulin de Beauronne, commune de Douzillac	3E 7096 N° 111
3 mess. an VI	Jacques Verninac, potier patenté demeurant à Boissonnie, commune de Beauronne	3E 7096 N° 121
13 mess. an VI	Jean Coustillas, dit Bouerie, potier patenté demeurant à Boissonie, commune de Beauronne	3E 7096 N° 127
25 mess. an VI	Jean Breton, potier patenté demeurant à Boissonnie, commune de Beauronne	3E 7096 N° 135

15 therm. an VI	Jean Coustilhas l'aîné, potier demeurant à Boissonnie, commune de Beauronne	3E 7096 N° 148
12 fruct. an VI	Pierre Penot, potier patenté demeurant au Petit Boissonnie, commune de Douzillac	3E 7096 N° 164
22 fruct. an VI	Jean Duponteille dit père, potier patenté et cultivateur demeurant au Petit Boissonnie, commune de Douzillac	3E 7096 N° 175
29 fruct. an VI	Alain Chevalier, tuillier patenté demeurant à la Tuillerie de Faye, commune de Beauronne	
	Jean Merleau, tuillier patenté demeurant à la Tuillerie de Puygueréau commune de Salles, canton de Castillon	3E 7096 N° 182
17 vend. an VII (1802)	Pierre Benot, penot potier Bernard Bugeade, aussi potier demeurant à Boissonnie, commune de Douzillac	3E 7096 N° 9
19 vend. an VII	Jacques Vernines, potier patenté demeurant à Grand Boissonnie, commune de Beauronne	
	Jean Coustilhas, aussi potier Petit Boissonnie, commune de Douzillac	3E 7096 N° 11
24 vend. an VII	Jean Gabet, potier patenté demeurant au Moulin de Beauronne, commune de Douzillac	3E 7096 N° 16
28 vend. an VII	Pierre Luret, journalier et garçon tuillier demeurant à Beauronne	3E 7096 N° 21
16 brum. an VII	Jean et Mathieu Raffier, frères potiers patentés demeurant le 1er à Tourmelis, commune de Douzillac le 2e à Beauronne	3E 7096 N° 28
19 brum. an VII	Jean Dumas, cultivateur et potier patenté demeurant à Boissonnie, commune de Beauronne	N° 29
3 frim. an VII	Pierre Dessaigne, pottier patenté Les Tournelis, Douzillac	N° 36
15 frim. an VII	Raymond Penot, potier patenté Boissonnie	N° 43
19 frim. an VII	Pierre Coustilhac, garçon tuillier Douzillac	N° 49

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.

DANS NOTRE ICONOTHEQUE :

La madone au chapelet, notre ancienne voisine

Cette statue de la Vierge, de facture assez rudimentaire, est une œuvre d'art populaire. Durant longtemps, elle occupa la niche haut située, à l'angle de la rue du Plantier et de la rue Notre-Dame, à quelques mètres de l'entrée de notre siège.

Elle est conservée aujourd'hui dans le cloître du Musée du Périgord à Périgueux. Elle est inscrite, nous signale Michel Soubeyran, conservateur du Musée, dans le catalogue du Dr Galy, en 1862, sous le n° 393. « Galy la situe au XVIIIe siècle, et je pense qu'il a raison (les plis du vêtement, la manière de traiter la chevelure et quelques autres particularités, y compris le chapelet, de cette œuvre fruste, haute de 56 cm, ne semblent pas annoncer une œuvre plus ancienne). Bien qu'exposée dans une niche en extérieur, elle a conservé une bonne partie de sa polychromie, ce qui contribue à son intérêt et à son charme ».

C'est pour cela que nous la présentons ici, puisque nous n'avons plus la possibilité de la saluer, au passage, quand nous nous rendons à notre hôtel de Fayolle.

Brigitte et Gilles DELLUC.

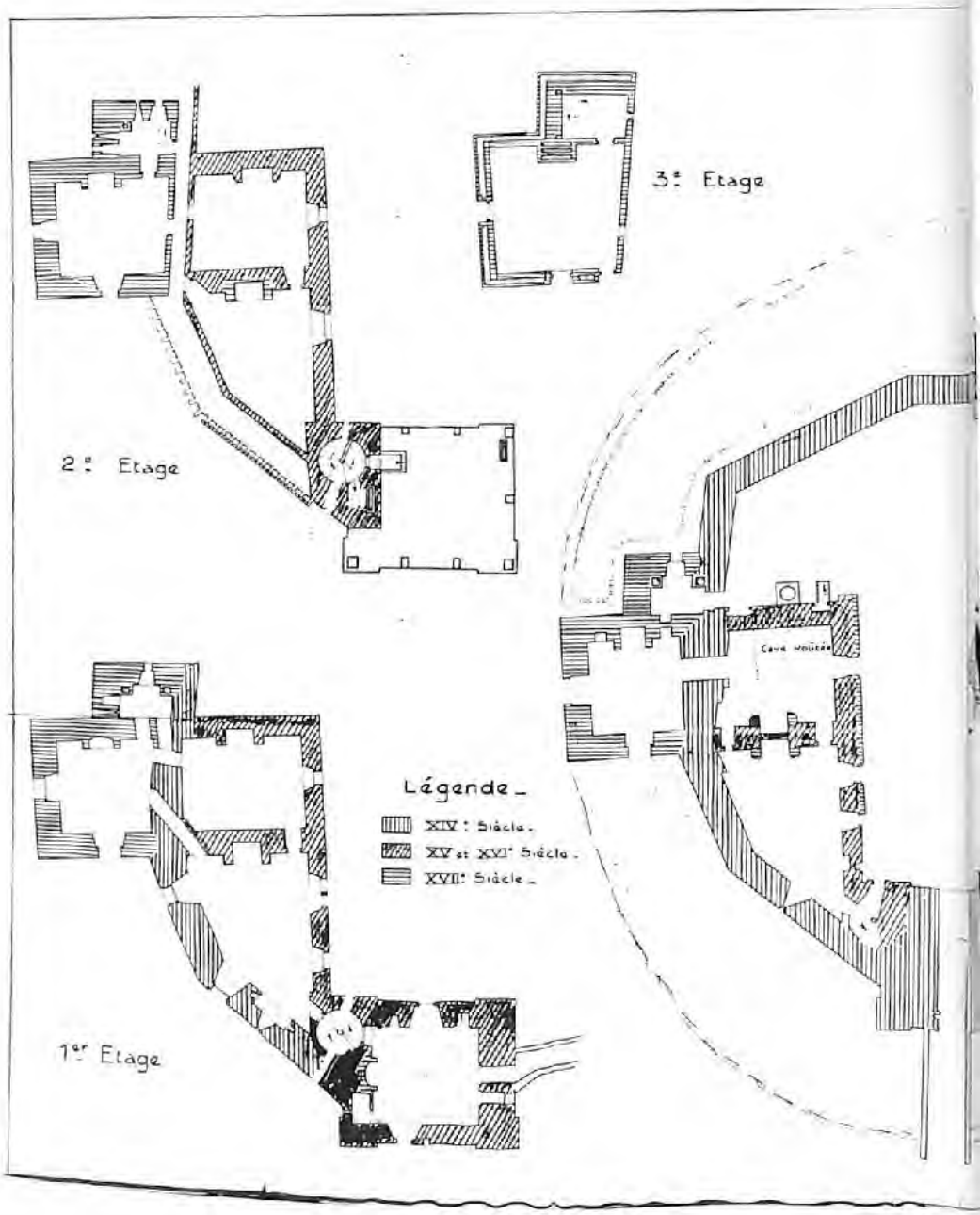
Le château de Caussade

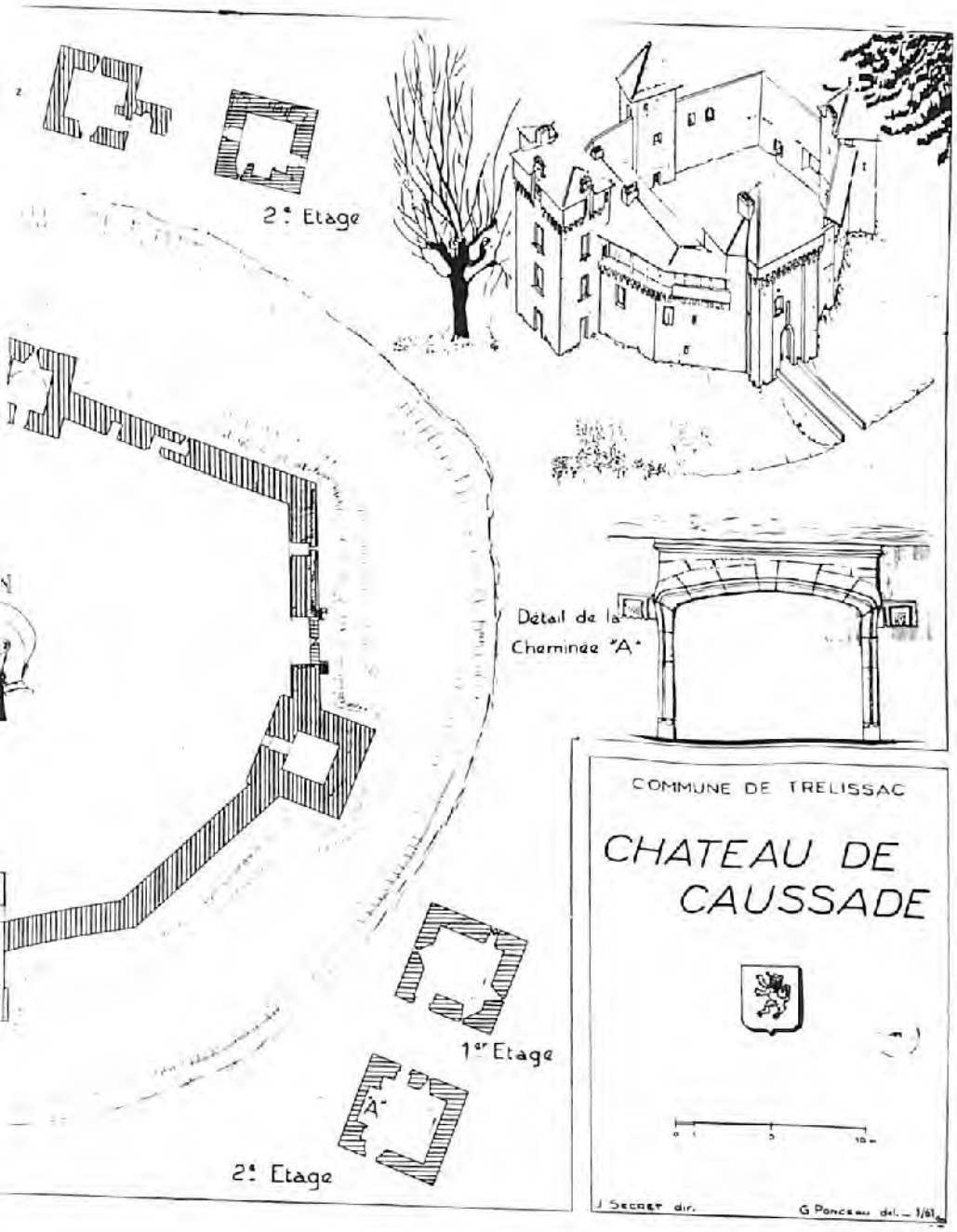
Le château de Caussade — plan de M. et G. Ponceau — (A.D. J 1302-12) (commune de Trélissac, arrondissement de Périgueux), situé dans la forêt de Lanmary-Caussade, au nord de Périgueux, à une dizaine de kilomètres en empruntant l'ancienne route de Paris.

BIBLIOGRAPHIE

SECRET, J. *Le Périgord à vol d'oiseau*, photos de Jacques Lagrange, Fontas, Périgueux, 1957, n° 24.
SECRET, J. *Le Périgord*, photo de Jacques Lagrange, Taillandier, Paris, 1966, p. 178.

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.


3e Etage
2e Etage
1er Etage
Légende_
XIV e Siècle_
XV et XVI e Siècle_
XVII e Siècle_


2e Etage
Détail de la Cheminée "A"
COMMUNE DE TRELISSAC
CHATEAU DE CAUSSADE
1er Etage
A
2e Etage
J Secret dir.
G Ponceau del. — 1/61

NOTES DE LECTURE

Jean Chèvre. **Un miroir sans tain.** Editions Pierre Fanlac, Périgueux, 1987.

Tel un miroir sans tain qui laisse voir le décor derrière lui, ainsi parfois le présent s'efface et permet de remonter le temps, de revivre dans le passé. Jean Chèvre réveille ses souvenirs d'une enfance issigeacoise aux alentours de la guerre de 14, en une suite de tableaux nuancés, en petites touches successives. Les visages, les métiers disparus renaissent le temps d'une page, puis s'effacent, remplacés par d'autres. Sourire nostalgique, émotion... parfois certains traits de plume trahissent un œil satirique. Toujours le style et la finesse qui vient du cœur, mais maîtrisée et enrichie par l'intelligence et la culture, luxe devenu rare à une époque où tant se mêlent d'écrire ! Un legs plein de charme, à savourer comme il mérite de l'être.

Dany Mouillac.

A.-J. Lacoste. **Les chevaliers de Rochebrune.** Chez l'auteur, 1989.

André-Jean Lacoste, auteur de plusieurs romans régionalistes, publie ce nouveau roman à l'occasion du bi-centanaire de la Révolution.

L'action se déroule durant l'Empire et la Restauration, en pays doublaud, au milieu d'un petit monde, dont la vie parfois misérable n'est pas exempte de sérénité et même de grandeur.

Serge Avrilleau a préface cet ouvrage.

Georges Bussières, **La Révolution en Périgord.** Edition P.L.B., Le Bugue, 1989.

Réédition à l'identique de l'ouvrage devenu introuvable de Georges Bussières, paru en trois volumes en 1877, 1885 et 1903, sous le titre « Etudes historiques sur la Révolution en Périgord ».

Anne-Marie Cocula-Vaillières rappelle, dans sa préface, tout l'intérêt de l'ouvrage, mais aussi les circonstances dans lesquelles il a été écrit.

Françoise Soubeyran, **Le musée du Périgord, tome IV.** Editions Pierre Fanlac, Périgueux, 1989.

Le tome IV du catalogue du musée du Périgord intéresse l'ethnographie exotique (Océanie, Amérique du Nord et du Sud, Sud-Est asiatique, Afrique).

Le Périgord en Révolution. Ville de Périgueux, Périgueux, 1989.

Il s'agit du catalogue de l'intéressante exposition, qui s'est déroulée du 5 mai au 14 juillet 1989, au Musée du Périgord, sur le thème de la Révolution en Périgord.

Ce catalogue comprend une préface de M. Guéna, maire de Périgueux, une présentation du cadre historique par Mme Cocula et M. Mandon, ainsi qu'une série de notices sur chacune des cent soixante-sept pièces exposées.

Marie-Louise Pinaud, Marcel Cluzeau, Jean-Charles Savignac, **Sorges retrouvé.** S.I. de Sorges, Sorges 1989.

Voici à l'aide de vingt-six cartes postales anciennes, la vie de Sorges évoquée au début du XXe siècle, à la Belle Epoque.

Guide de l'Aquitaine. Hachette Guides Bleus. Paris 1989.

Les Guides Bleus ont eu l'heureuse initiative de créer une collection de guides destinés aux jeunes : « Les petits bleus ».

Le guide de l'Aquitaine, réalisé par Catherine Lachenal et Corinne Courtalon et illustré par Marie-Claude Colas, donne un aperçu des principales villes de notre région, évoque le Périgord préhistorique et présente succinctement châteaux et bastides.

Gérard Fayolle, Michel Péronnet, **La Révolution en Dordogne.** Edition Horvath, Le Coteau 1989.

L'ouvrage comprend deux parties. La première, due à Michel Péronnet, est un exposé de la Révolution en France (1789-1799).

Dans la seconde partie, Gérard Fayolle rappelle ce qu'a connu la Dordogne durant cette même période.

Orgues en Aquitaine, Adama-Edisud, Aix-en-Provence 1988.

Cet intéressant album, bien illustré, dresse l'inventaire des orgues dans les départements de Dordogne, de Lot-et-Garonne et des Landes.
Pour notre département, trente neuf orgues ont été recensées, appartenant aussi bien à des personnes publiques qu'à des personnes privées.

Eugène Le Roy, **La société populaire de Montignac pendant la Révolution.** Découverte des Civilisations et Découverte du Montignacois, Montignac, 1989.

Réédition à l'identique de cet ouvrage peu connu d'Eugène Le Roy, publié en 1888 à Bordeaux.

Jean Maubourguet, **Sarlat et le Périgord Méridional** (tome II et III), Editions du Roc de Bourzac, Bayac 1989.

Suite de la réédition à l'identique de l'œuvre de Jean Maubourguet sur le Périgord Méridional (tome II et III), à laquelle notre compagnie a participé. Cette réédition est complétée d'un index général.

Abbé Goustat, **Lalinde pendant la période révolutionnaire,** Editions du Roc de Bourzac, 1989.

Réédition à l'identique de cet ouvrage paru en 1904, augmenté d'une annexe : « Transcription du cahier de doléances de la communauté royale de Lalinde », placée en fin d'ouvrage.

Pierre Aymard, **Les vieux de chez nous,** chez l'auteur, 1989.

Le père Soustrougne nous livre le troisième volet de ses souvenirs consacrés à son enfance dans le village de Saint-Vivien. Dans un style bienveillant et bonhomme, jaillissent des anecdotes, des personnages, des « phénomènes », des faits réels dans un univers familier, retours en arrière de plus d'un demi-siècle.

Georges Ladevie, **Saint-Martial-d'Artenset en Dordogne, mon village sous la Révolution,** Copédit Périgueux, 1989.

C'est un peu la chronique au jour le jour de la commune de Saint-Martial-d'Artenset durant la période révolutionnaire. Cette commune a en effet la chance

de conserver tous les comptes rendus de son conseil municipal pendant les années cruciales de 1789 à 1795.

Au fil du temps, on sent l'évolution de la population confrontée aux vicissitudes d'une époque troublée.

Inventaire communal 1988 — Dordogne, Edition de l'INSEE et du SCEES Paris 1988.

Faisant suite aux opérations similaires conduites en 1969 et en 1979, cet anniversaire fournit deux fascicules, l'un de statistiques et tableaux, l'autre de cartes, une image détaillée de la Dordogne dans son ensemble et de chaque commmune. Les aspects envisagés sont multiples : équipements collectifs, commerces, services, population, attraction des pôles urbains, établissements industriels, statistiques agricoles, finances locales, etc.

Il s'agit donc d'un important document de travail, intéressant un large public et de nature à permettre une bonne connaissance de notre région.

M. et M.-R. Séronie-Vivien, **Les silex du Mésozoïque nord-aquitain.** Supplément au tome XV, 1987, du bulletin de la Société Linnéenne de Bordeaux, Bordeaux, s.d.

Le sous-titre de cette étude, où le Périgord est largement présent, précise qu'il s'agit d'une approche géologique de l'étude des silex pour servir à la recherche préhistorique.

Les auteurs ont divisé leur travail en trois parties : les formations à silex du Mésozoïque nord-aquitain, mécanisme de la silicification, silex et préhistoire. Suivent un glossaire et une importante bibliographie.

J. Tixier, directeur de recherche au C.N.R.S., a préfacé l'ouvrage.

André Roulland, **Comprendre la Révolution en Périgord,** Editions du Roc de Bourzac, Bayac, 1989.

L'auteur a tenté une synthèse d'événements qui se sont déroulés en Périgord durant la période révolutionnaire.

Eugène Le Roy — **Recherches sur l'origine et la valeur des particules des noms dans l'ancien comté de Montignac en Périgord.**

Découverte des Civilisations et Découverte du Montignacois, Montignac 1989.

Réédition à l'identique de ces recherches peu connues d'Eugène Le Roy, publiées en 1889 à Bordeaux.

Croquants et Jacobins, aspects de la Révolution en Périgord (1789-1799).

Centre départemental de documentation pédagogique, Conseil Général de la Dordogne, Archives départementales Périgueux 1989.

Les auteurs ont rassemblé un grand nombre de documents révolutionnaires intéressant notre région, dans cet album très bien présenté. Les textes commentés et annotés sont mis en relation avec les évènements nationaux, permettant ainsi un regard original sur cette époque troublée.

Claude Dufour — **Pays dur, pays d'or, Périgord.** Editions européennes Montignacoises, Montignac 1989.

L'auteur invite ses lecteurs à une découverte du Périgord sous une forme originale : un ensemble de lettres, adressées à des destinataires inconnus, mais dont la tonalité varie suivant les thèmes abordés. De nombreuses photographies complètent cet ouvrage d'une présentation soignée.

Jean Dalba — **Les flammes de l'été.** Les cahiers de Bergerac, Bergerac 1989.

Sous forme épistolaire, l'auteur s'efforce de faire revivre ce que furent les journées de l'été 1789, à Bergerac.

Dominique Audrerie

GLANES POUR LES CHERCHEURS (pour aider à l'histoire)

Robert Amiet, 58, rue Pierre-Dupont, 69283 Lyon Cedex 01.

Recherche le livre liturgique suivant, signalé et utilisé par Clemens Blume au tome 34 des **Analecta hymnica medii aevi,** p. 5 et 190-191, sans dire où il l'a consulté :

Missale Petragoricense imprenum Petragoricae MDXXV.

Il s'agit du premier missel imprimé de l'ancien diocèse de Périgueux, devenu introuvable.

© S.H.A.P. 1989. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction : se renseigner auprès du Conseil d'administration de la société.

Liste des manuscrits présentés à la commission de lecture et destinés au Bulletin.

● Un ancien réseau télégraphique en Patagonie.	P. Colombé, janvier, 1989.
● Le cimetière du haut Moyen Age de La Bouygue.	Cl. Lacombe, janvier 1989.
● Découverte d'une sportelle de Rocamadour.	H. Millerioux, mars 1989.
● Les comtes de Beaufort.	M. Berthier, mars 1989.
● De l'homologation d'affranchissement d'esclaves en 1840 à Bergerac.	R. Larivière, avril 1989.
● Le château de Marzac et son histoire.	J.-L. Galet, avril 1989.
● La Rigale en 1746. (d'après H. de Castellane)	P. Pommarède, D. Audrerie, mai 1989.
● Joseph Joubert et son frère.	A. Sadouillet-Perrin, mai 1989.
● Deux siècles de gendarmerie à Bergerac.	B. Caillaud, mai 1989.
● Le puits artésien de la Claûtre, à Périgueux.	Ch. Salviat, mai 1989.
● Les lauzes.	Y. Chapoulie, mai 1989.

∴

Le conseil d'administration de la Société historique et archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Il n'est pas nécessaire pour être publiés, que les travaux aient fait l'objet d'une présentation préalable en séance publique par leur auteur.

On est prié d'adresser les textes à :
M. le Directeur de la publication
Bulletin de la S.H.A.P.
18, rue du Plantier
24000 - Périgueux

Les manuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture, et éventuellement insérés dans une prochaine livraison.

PUBLICATIONS DE LA SOCIETE

Inscriptions antiques du Musée du Périgord, par E. Espérandieu 40

Ex-libris et fers de relieurs périgourdins antérieurs à la période moderne, par Ch. Lafon 150

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux, publié par le chanoine J. Roux 50

Les grands travaux de voirie à Périgueux au XIXe siècle, par Fournier de Laurière 60

Actes du Congrès de Périgueux 1913 50

Le Livre Vert de Périgueux, publié par le chanoine J. Roux et J. Maubourguet 2 vol. 120

Notre-Dame-des-Vertus, par le chanoine Lavialle, 1 brochure 10

Sarlat et le Périgord méridonial (1453-1547), par J. Maubourguet 40

Mélanges offerts à M. Géraud Lavergne (fasc. 3 du t. LXXXVII du Bulletin 1960 50

Centenaire de la Préhistoire en Périgord (supplément au tome XCI, 1964 du Bulletin) 80

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne, par H. Gouhier 30

Inventaire de l'iconothèque de la Société historique et archéologique du Périgord, par Jean Secret 20

Les « Souvenirs » du préfet Albert de Calvimont (1804-1858), introduction et préface par J. Secret 60

Table méthodique des planches et illustrations du Bulletin (1907-1971), par N. Becquart 10

Le Périgord vu par Léo Drouyn, édition du Centenaire de la Société (1874-1974). Album de 50 dessins inédit avec commentaires. Edition originale. 1.100 exemplaires numérotés 250

Cent portraits périgourdins (1980). Album de 100 portraits, commentés. Edition originale, 2.000 exemplaires numérotés 150

Hommage au Président Jean Secret 30

Fascicule ancien ou récent du Bulletin de la Société, par exemplaire 40
(avec réduction à partir de 10 fascicules)

Ecrits sur l'histoire de Ribérac,
Emile Dussolier, tome I 250
tome II ..... en cours

Sarlat et le Périgord méridional (réédition),
Jean Maubourguet, tome I 270
tome II 190

Sarlat et le Périgord,
Actes du congrès de la Fédé. hist. du Sud-ouest, avril 1986 300

La mémoire du Périgord
(index analytique du Bulletin de la Soc. hist. et arch. du Périgord) . épuisé

Les ouvrages sont adressés — franco — sur simple commande, accompagnée de son montant.